



CLASSIQUES
GARNIER

« Index des correspondants », *Correspondance*, Tome II, Août 1830 - septembre 1835, p. 511-558

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-3962-9.p.0521](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-3962-9.p.0521)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2012. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

INDEX DES CORRESPONDANTS

Cet index renvoie aux numéros des lettres ; ceux-ci apparaissent en italiques pour les lettres adressées à Vigny.

ABRAHAMS (Nicolai Christian Levin). — 32-43.

Né en 1798. — Mort en 1870.

N. C. L. Abrahams, professeur et littérateur danois, était en relations avec Van Praët et Foucher. L'adresse indiquée sur la lettre de Vigny à lui adressée était celle de l'hôtel de Valois, rue de Richelieu. On lui doit une *Description des manuscrits français du Moyen Age à la Bibliothèque royale de Copenhague* (Copenhague, 1844). Dans un livre de souvenirs, *Medelser af mit liv* (Copenhague, 1876), il mentionne longuement un premier séjour à Paris en 1827 et signale celui de 1832.

AGOULT (Marie-Catherine-Sophie DE FLAVIGNY, comtesse d'). — 35-33, *35-34, *35-43, 35-51.

Née à Francfort-sur-le-Main le 30 décembre 1805. — Morte à Paris le 5 mars 1876.

Née d'un père émigré et d'une mère allemande « aux confluent de deux nations, de deux langues, de deux cultures, de deux confessions » (Ch. Dupêchez, *Marie d'Agoult*, Perrin, 1989), Marie d'Agoult fut longtemps — sinon toujours — en quête de son identité. Son existence tourmentée fut marquée principalement par sa rupture avec le faubourg Saint-Germain, au printemps 1835, lorsqu'elle abandonna mari et fille (âgée de cinq ans) pour s'enfuir avec Liszt à Genève. Quand elle se sépara du compositeur (dont elle avait eu trois enfants) en 1839, elle s'installa à Paris, accueillit dans son salon artistes et écrivains, et entra en littérature sous le pseudonyme de Daniel Stern. Elle collabora à plusieurs journaux (notamment *la Presse*), fit paraître *Nélida* (1846), roman largement autobiographique, puis un *Essai sur la Révolution de 1848* et des *Esquisses morales et politiques*. Elle a laissé des *Souvenirs (1806-1833)*, publiés en 1877, et des *Mémoires (1833-1854)*, qui parurent en 1927.

Cette femme orgueilleuse eut une expérience peu commune de la souffrance et, ce qu'on a ignoré longtemps, elle « frôla parfois la maladie mentale » (Ch. Dupêchez). Vigny l'avait rencontrée au bal et s'était épris d'elle vers 1823, mais son manque de fortune lui interdisait tout rêve matrimonial. Une amitié fidèle demeura ainsi qu'une affectueuse complicité, de plus en plus intime à partir de 1839, comme le prouve la correspondance.

AIMÉ-MARTIN (Louis). — *32-17, 32-28.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 493.

ANGELOT (Virginie). — 35-90 D.

Voir *Vigny et les siens*, p. 397.

AVRIL (Gustave-Constant-Félix). — *31-52.

Né à Nanterre le 17 février 1810. — Mort à Paris le 6 janvier 1874.

Fils d'un ingénieur géographe, Félix Avril, dès le début de la monarchie de Juillet, fut secrétaire de la Société des Amis du Peuple, et, à ce titre, inquiété à plusieurs reprises. Il appartint ensuite à plusieurs autres organisations révolutionnaires, tout en vaquant à diverses entreprises ; en particulier à partir de 1843, au chemin de fer de Paris à Rouen. Rédacteur de la *Revue indépendante*, puis avocat, il habitait, en 1848, 41, rue Richempanse. Sous la Seconde République, il fut commissaire du gouvernement du Calvados le 8 mars 1848, préfet (nommé par Ledru-Rollin) le 1^{er} mai, confirmé le 2 juin, remplacé le 10 janvier 1849. On perd ensuite sa trace.

Fontaney, qui l'avait rencontré le 20 août 1831 dans la loge de Marie Dorval, où se trouvaient également Vigny, Brizeux et Soulié, le désigne dans son *Journal* comme la « célébrité contemporaine », le « décoré de Juillet ». Le 29 août, il le rencontre encore, « toujours aussi grossetement gai et bonasse, avec un grand gilet blanc », ainsi que le 16 septembre, toujours dans la loge de Mme Dorval.

BALLANCHE (Pierre-Simon). — 35-72.

Né à Lyon le 4 août 1776. — Mort à Paris le 12 juin 1847.

Cet homme timide, bon et modeste, qui voua pendant trente ans un culte platonique à Mme Récamier et qui s'était installé auprès d'elle dès 1813, était un penseur profond, rêvant du progrès de l'humanité. Ce philosophe nourri de Rousseau et de Saint-Martin, formé au néo-platonisme du mysticisme lyonnais, fut l'un des tenants du libéralisme

catholique sous la Restauration et la monarchie de Juillet. Auteur de *L'Homme sans nom*, *Le Vieillard et le jeune homme* (1819), il avait écrit dès 1814 *Antigone*, où il exprime sa mystique de l'histoire et annonce déjà sa théorie de l'épopée, développée dans *Orphée* en 1829. Dans ses *Prologomènes à la Palingénésie sociale* (1827) et dans *La Vision d'Hébal* (1831), qui représentent ses ouvrages les plus importants, il a décrit les renaissances successives de l'humanité. « Écrivain de la race des Fénelon, c'était un poète religieux des temps antiques, un peu fourvoyé dans notre époque sceptique et railleuse », a dit de lui Auguste Barbier qui l'avait bien connu (*Souvenirs personnels*, Dentu, 1883).

BALZAC (Honoré de). — *31-46.

Né à Tours le 20 mai 1799. — Mort à Paris le 18 août 1850.

Il n'y eut guère d'affinités entre l'auteur de *La Comédie humaine* et le poète des *Destinées*. On dit que Balzac n'apprécia guère *Chatterton* et en fit ce compte rendu lapidaire : « Acte premier : j'ai envie de me tuer. Acte second : je me tueraï. Acte troisième : je me tue », si l'on en croit Gaspard de Pons (voir la préface des *Essais dramatiques*, Librairie Nouvelle, 1861, t. I, p. 196). Il faut cependant signaler que lors de sa candidature à l'Académie française en 1849, le 18 janvier, Balzac obtint seulement deux voix, celles de Hugo et de Vigny, et que, dans ses *Lettres sur la littérature*, publiées dans la *Revue parisienne* (1840), le romancier mentionne comme des exceptions dans l'époque les quatre auteurs qui, seuls, « ont la faculté d'être poètes et prosateurs » : Hugo, Gautier, Musset et Vigny.

BARBIER (Henri-Auguste). — *31-89, 35-17.

Né à Paris le 29 avril 1805. — Mort à Nice le 13 février 1882.

Fils d'un avoué, il fit ses études au collège Henri-IV, puis à l'École de Droit. Avec Alphonse Royer, il écrivit un roman satirique : *Les Mauvais Garçons* (avril 1830). Au lendemain de la révolution de Juillet, son poème : *La Curée* (paru dans la *Revue de Paris*), où il stigmatisait la montée des solliciteurs du nouveau pouvoir, eut un grand retentissement. D'autres satires suivirent ; ces textes inédits furent réunis, à la fin de 1831, dans les *Iambes*. Ce furent ensuite : en 1833, *Il Pianto* (voyage en Italie) ; en 1837, *Lazare* (peinture du prolétariat anglais), intégré aux *Salires et Poèmes*. Parmi d'autres recueils, dont on s'accorde à dire qu'ils marquent une baisse d'inspiration, on citera les *Chants civils et religieux* (1841). Il écrivit, en collaboration avec Léon de Wailly, le livret de *Benvenuto Cellini*, opéra de Berlioz (créé le 3 septembre 1838). Il traduisit le *Décameron*, le *Jules César* de Shakespeare, la *Chanson du vieux marin* de Coleridge. Il fut élu à l'Académie française en 1869, et nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1878.

Barbier a évoqué dans ses *Souvenirs* sa première rencontre avec Vigny, dans le salon de Hugo où il avait été amené par Paul Lacroix, le soir de la lecture d'*Hernani*. Après 1830, il le vit chez Brizeux et le poète l'invita « à ses jours de réception du mercredi ». C'est ainsi qu'ils se lièrent.

BELMONTET (Louis). — *35-53.

Né à Montauban le 26 mars 1798. — Mort à Paris le 13 octobre 1879.

Poète et homme politique. « M. Belmontet est un des types caractéristiques de l'époque [...] Le côté bizarre, humoristique, facile à ridiculiser a seul à peu près survécu chez cet homme dont toute la vie a été dévouée à un double culte envers la littérature classique et la dynastie impériale. M. Belmontet est un *grognard* des lettres » (P. Foucher, *Entre cour et jardin*, Amyot, 1867). Dès l'adolescence son exaltation pour le régime impérial porta préjudice à cet enfant du siècle. Malgré les efforts de son père pour faire de lui un avocat, il se consacra à la poésie et remporta plusieurs couronnes aux Jeux floraux. Ses provocations rendirent inévitable son départ de Toulouse où il s'était fixé. Il vint à Paris, fréquenta les poètes de la nouvelle « école » et fut l'un des fondateurs de la *Muse française*. Il se lia avec le comte d'Houdetot auquel il dédia son recueil poétique *Les Tristes* (1829) et collabora avec Soumet en particulier pour *Une fête de Néron*, tragédie qui remporta un éclatant succès à sa création, le 28 décembre 1829. Après 1830 il continua à célébrer le culte de Napoléon, écrivit une *Biographie de Joseph-Napoléon Bonaparte*, un poème héroïque, édita les *Mémoires* de la reine Hortense. Il fit une active propagande en faveur de Louis-Napoléon et sous le Second Empire composa des *Poésies guerrières* (1858), *Chants de guerre* (1867) et autres écrits. S'il connut de son vivant la notoriété, la médiocrité de son talent littéraire ne lui assura pas l'immortalité.

BERLIOZ (Louis-Hector). — 33-39, 33-100 D, *33-101, 35-11 D, 35-12.

Né à La Côte-Saint-André (Isère) le 19 frimaire an XII (11 décembre 1803). — Mort à Paris le 8 mars 1869.

Selon Dupuy, Berlioz fut amené par Barbier ou Brizeux aux mercredis de Vigny. C'est en septembre 1833, peu avant le mariage de Berlioz avec Harriet Smithson, que le poète et le compositeur se lièrent d'amitié. Dans plusieurs de ses lettres, Berlioz a indiqué Vigny comme un des auteurs du livret de son opéra *Benvenuto Cellini*, qui ne fut cependant signé que des noms de Léon de Wailly et Auguste Barbier. La *Correspondance* de Berlioz (Flammarion, t. II, 1975) retrace le détail de l'histoire : Berlioz avait demandé le livret d'un opéra en deux actes sur les *Mémoires* de Benvenuto Cellini à Léon de Wailly, qui avait choisi A. Barbier pour l'aider. Crosnier, devenu directeur de l'Opéra-Comique, refusa l'œuvre. Le 21 septembre 1835, Berlioz annonça à A. Du Boys que Vigny avait refait le livret et que l'affaire allait s'arranger avec Duponchel,

nouveau directeur de l'Opéra, où il avait succédé à Véron. Finalement, le nom de Vigny avait disparu lorsque fut enfin représenté en 1838 *Benvenuto Cellini*.

BERTON (Jean-Michel). — *35-103.

Né à Cahors le 13 juillet 1794. — Mort à Paris le 20 octobre 1845.

Publiciste et littérateur, J.-M. Berton fut aussi un écrivain politique. Reçu avocat à Paris en 1815, il conquist une place honorable dans la littérature politique de la Restauration grâce à quelques publications juridiques (*Considérations sur les élections prochaines*, 1818 ; *Observations critiques sur la procédure criminelle*, 1818). Ce libéral, plutôt favorable à la monarchie de Juillet, avocat à la Cour de cassation de 1825 à 1835, élu trois fois député du Lot, était aussi attiré par la littérature. Il publia un recueil de poésies, *Éleuthérides* (1839) mais surtout fonda en 1825 avec son beau-frère Saulnier l'intéressante *Revue britannique*, à laquelle il collabora activement pendant de longues années. En 1834 il lança la *Revue poétique française et étrangère*, dont il fut le directeur et presque l'unique rédacteur. Pour cette revue dont le premier numéro parut le 15 février 1835 et qui vécut jusqu'en 1837, il sollicita des concours célèbres, entre autres celui de Vigny.

BLANC (Adolphe-Edmond). — *33-53.

Né à Paris le 3 ou 4 octobre 1799. — Mort à Paris le 4 avril 1850.

Avocat à la Cour de cassation de 1825 à 1830, maître des requêtes au Conseil d'État en 1830, député, secrétaire général des ministères du Commerce puis de l'Intérieur, inspecteur général de la Liste civile en 1840, directeur des Travaux publics, président du conseil des bâtiments civils et des haras, il ne fut pas réélu en 1848.

BOCAGE (Pierre-François Touzé dit). — 35-100.

Né à Rouen le 11 novembre 1799. — Mort à Paris le 30 août 1862.

Après des débuts dans la vie difficiles, ouvrier cardeur à Rouen, puis comédien en quête d'emploi à Paris, enrôlé un temps dans une troupe ambulante, Touzé devenu Bocage réussit à se faire engager en 1822 à l'Odéon où il joua plusieurs années. Mais le drame l'attirait : il connut quelques succès à la Gaieté en 1829 et surtout rencontra la gloire à la Porte-Saint-Martin, où il créa, après *L'Incendiaire*, *Antony* avec Mme Dorval. Il apparut alors comme le type même du héros romantique : « Mélancolie, misanthropie, égoïsme (...) il a tout senti et tout fait sentir », disait l'auteur, Alexandre Dumas. Il triompha encore dans *Marion Delorme*, *La Tour de Nesle* et autres drames romantiques, fit une fugue à la Comédie-Française, mais chassé par l'hostilité de ses

camarades revint à la Porte-Saint-Martin en 1833. Ce grand acteur de drame était un instable et il passa sans cesse d'un théâtre à l'autre. Il fut un médiocre directeur lorsqu'il obtint en 1845 le privilège de l'Odéon qu'il dut, malade, céder en 1847. Il retrouva sa direction en 1849 mais dut y renoncer dès l'année suivante et reprit sa vie errante, à Paris et dans les départements. Ruiné, malade, vieilli, il engloutit ses dernières économies dans la direction éphémère du théâtre Saint-Marcel, en 1859. Il dut donner pour vivre quelques représentations sur des scènes obscures et mourut dans l'isolement et l'oubli en 1862.

Voir de Manne et Ménétrier, *Galerie historique des acteurs français*, Scheuring, 1877, p. 248 sq.

BONNAIRE (Pierre-Félix). — *33-70.

Né le 21 décembre 1794. — Mort à Paris le 8 mai 1865.

Fils du baron Bonnaire (1767-1844), préfet sous l'Empire et ami de Fouché, Félix Bonnaire profita de la fortune amassée pour soutenir financièrement la *Revue des deux mondes* de François Buloz dont il fut l'associé jusqu'en 1845 et qu'il remplaçait en son absence. S'occupant tout particulièrement des relations extérieures, il était surnommé le « Juge de paix » de la *Revue*.

BONNEFONT (Philibert-Hippolyte). — 35-8, 35-22.

Né en 1806. — ?

Bonnefont fit ses débuts de journaliste dans le *Mercure ségusien*, à Saint-Étienne, en 1828. Devenu en 1831 rédacteur en chef du *Journal de Saône-et-Loire* à Mâcon, il gagna rapidement Paris, fonda en 1833 un journal en vers, *Minerve* (où il signait « Max »), et fit lire au Théâtre-Français successivement une tragédie en vers, *Cinq-Mars*, et une comédie en vers, *Falstaff*, qui ne furent pas reçues. Il s'était lié avec Vigny et c'est lui qui porta à Fortoul les remerciements de l'auteur de *Chatterton* pour son article dans le *Bon Sens*. Sous divers pseudonymes il collabora à plusieurs journaux (*le Temps*, le *Courrier des Électeurs*, le *Pour et le Contre*), et de 1846 à 1848 à la *Revue biographique* ainsi qu'à la *Biographie Pascallet*. De 1832 à 1852 il multiplia les demandes de secours au ministre de l'Intérieur, avec le soutien de Hugo, Sainte-Beuve, Émile et surtout Antoni Deschamps, Vigny, Lamartine, etc. (AN, F¹⁷ 3123). À Vigny, le 30 octobre 1845, il rappelait en lui adressant un poème (« À Alfred de Vigny »), et en sollicitant son appui, qu'il avait assisté aux trente premières représentations de *Chatterton* et applaudi « autant du cœur que des mains » (Arch. Sangnier).

BORNSTEDT (Adalbert de). — 35-36, 35-63 D, 35-64, 35-75 D, 35-76.

Né en Allemagne en 1808. — Mort à Illenau en septembre 1851.

Cet officier prussien qui devint journaliste eut une vie mouvementée. Ayant pris une part active à l'agitation qui s'était développée en Allemagne dans le sillage de la révolution française de juillet 1830, il dut émigrer et s'installa à Paris où il devint rédacteur du journal *Deutsche Zeitung in Paris*, correspondant d'*Augsburger Allgemeine Zeitung* et collaborateur de divers journaux français. Amnistié en 1840, il revint en Allemagne, mais regagna Paris (où il reprit contact avec Vigny, dont il avait fait connaissance au moment de *Chatterton*) dès 1841, puis, après son expulsion, vécut comme journaliste à Bruxelles de 1845 à 1848, avant de revenir à Paris puis de retourner en Allemagne où son activité politique malheureuse le conduisit en prison. Devenu fou, il mourut à l'asile d'aliénés d'Illenau. Il a laissé deux ouvrages : *Reise von London über Paris usw in die Schweiz*, 1834, et *Pariser silhouetten*, 1836.

BOULAY-PATY (Évariste-Félix-Cyprien). — *34-35.

Né à Donges (Loire-Atlantique) le 19 octobre 1804. — Mort à Paris le 7 juin 1864.

Fils d'un ancien membre du Conseil des Cinq-Cents, il fut d'abord avocat à Rennes. En 1829, il vint à Paris à la suite d'une liaison scandaleuse qu'il a lui-même en partie transposée dans *Élie Mariaker*, publié sans nom d'auteur en 1834. Dès la Restauration, il s'était fait remarquer par divers poèmes : *Les Grecs* (1825), *La Chute des empires* (1827). Présenté en décembre 1829 au futur Louis-Philippe, il devint l'année suivante bibliothécaire du Palais-Royal. Ses *Odes nationales* (1830), vendues au profit des victimes des Trois Glorieuses, et *L'Arc de triomphe de l'Étoile* (1837) firent de lui l'un des poètes officiels de la monarchie de Juillet. Après 1848, il publia les *Sonnets de la vie humaine* (1851) dont il adressa un exemplaire à Vigny qui lui répondit par un sonnet (Pl., t. I, 1986, p. 224). Ses dernières années furent très solitaires, marquées par un penchant mystique. Sainte-Beuve dit de lui : « Jeune, il se cachait pour aimer et être heureux ; plus tard, il se cachait pour vieillir » (*Nouveaux Lundis*, t. X, p. 180). Hippolyte Lucas, très lié avec ce Breton, avec lequel il avait quitté Rennes pour Paris à la veille de la révolution de 1830 et collaboré à une comédie, a longuement évoqué dans ses *Portraits et Souvenirs littéraires* l'imagination exaltée et l'enthousiasme du jeune Boulay-Paty que les épreuves familiales amenèrent plus tard à un complet et mélancolique détachement des plaisirs terrestres.

Voir Dominique Caillé, *Un romantique de la première heure. Journal intime du poète Évariste Boulay-Paty*, Nantes, 1901.

BOULLAND (Auguste-Félix). — *32-53, *32-54 M.

Né à Metz en 1799. — ?

Fils d'un employé du Trésor qui devint percepteur à Paris, d'opinion ultra-libérale comme son beau-frère le graveur Ambroise Tardieu, ce n'est pas sans mal qu'il avait obtenu en raison de ses opinions politiques son brevet de libraire. Il avait publié en 1823 les premières livraisons de *la Muse française* avant de passer la main à Ambroise Tardieu. En 1824, la page de titre d'*Éloa ou la Sœur des anges* est à l'adresse d'« Auguste Boulland et C^{ie} libraires » (le verso du faux titre portait « Ambroise Tardieu éditeur »). Les relations avec Vigny sont donc fort anciennes, sans correspondance conservée. Ami de Latouche, éditeur à la fin de 1829 des *Poésies* de Marceline Desbordes-Valmore (2 vol. in-8° et 3 vol. in-16), en relation avec Balzac, il était surtout très lié avec Philippe Buchez, saint-simonien rallié au catholicisme. On a signalé au t. I de la *Corr.* (p. 360) une note de Vigny en 1830 : « Efforts et luttes de l'École saint-simonienne. Lettres de mes amis : Buchez, Robert, Bois-le-Comte, Boulland. » Rédacteur en chef du journal de Buchez, *l'Européen*, il renoue avec Vigny à la suite d'un article sur *Stello* dont il désapprouve les termes. Auguste Boulland a publié en 1845 *Doctrine du christianisme* et en 1852 *Mission morale de l'art*.

BREULIER (Adolphe). — 35-65.

Né à Évreux le 29 mai 1815. — Mort à Paris le 6 octobre 1886.

Longtemps avoué à Dreux, Adolphe Breulier fut ensuite avocat à Paris. En 1862, il était avocat à la Cour impériale de Paris et membre du Comité de l'Association des Inventeurs et Artistes industriels. Auteur de divers ouvrages juridiques (*Du droit de perpétuité de la propriété intellectuelle*, 1855 ; *Du régime de l'invention*, 1862), il écrivit en outre *Une douzaine de contes et une histoire vraie* (1874) et publia des études d'archéologie et de numismatique. Ami dévoué de Vigny, il l'assista, dès 1845, dans des affaires litigieuses (voir *Vigny et les siens*, p. 57).

BRIZEUX (Auguste). — *30-53, *31-8, *31-12, *31-14, *31-16, *31-20, *31-21, *31-28, *31-34, *31-36, *31-37, *31-44, *31-50, *31-51, *31-55, 31-57, *31-61, *31-62, 31-69, *31-79, *31-80, *32-29, *32-41, *32-42, *32-44, *32-45, *32-62, *32-63, *32-67, *33-30, *33-31, *33-55, *33-56, *33-58, *34-33, *35-13, 35-29, *35-44, *35-120.

Voir *Corr.*, t. I, p. 498.

BROT (Charles-Alphonse). — 33-46, *35-18.

Né à Paris le 12 avril 1809. — Mort à Paris le 3 janvier 1895.

Clerc d'avoué, puis commis chez un banquier, Brot entra en littérature par la poésie en 1830 avec *Chants d'amour et poésies diverses*. Puis

ce fut, à partir de 1833, une longue série de romans, la plupart historiques ; nombre de ces romans parurent ou reparurent dans la série des « Veillées littéraires illustrées ». Brot écrivit en outre plusieurs pièces de théâtre en collaboration. Il fut en 1837 un des fondateurs de la Société des Gens de Lettres avec Louis Desnoyers. En 1848, il entra au ministère de l'Intérieur où il devint chef du bureau de l'imprimerie et de la librairie.

De 1850 à 1854, il sollicita et obtint plusieurs fois des secours du ministère (AN, F¹⁷ 3127). Son second volume, *Un coin du salon* (1833), est dédié à Vigny, et cette dédicace se veut une « œuvre d'amitié ».

BULOZ (François). — *31-30, 31-92 D, *31-95, 31-96 D, *31-97, *32-9, *32-11, *32-49, *32-60, *32-66, 32-68 D, *32-69, *32-70, *32-71, 32-72 D, 33-1, *33-2, *33-3, *33-5, 33-6, *33-7, *33-19, *33-25, *33-26, *33-65, *33-104, *34-8, *34-16, *34-17, 34-23 D, *33-24, *34-32, *34-38, 34-55, *35-9, 35-21, *35-36, 35-37, *35-58, 35-81, *35-109, *35-122, 35-126.

Né à Vulbens (près de Genève) le 20 septembre 1804 (3^e jour complémentaire an XI). — Mort à Paris le 12 janvier 1877.

Dernier d'une famille de huit enfants, François Buloz, à la mort de son père en 1814, fut appelé à Paris par son frère aîné, alors élève de l'École normale, et fit ses études au lycée Louis-le-Grand. Chimiste dans une fabrique de Sologne que commanditait Etienne de Jouy, il fut ensuite employé par ce dernier à la *Biographie nouvelle des contemporains*, puis apprit le métier de typographe. Comme correcteur, il entra, en 1825, à l'imprimerie de l'Archevêché ; en 1828, à l'imprimerie d'Éverat. Sollicité par un ancien camarade de collège, l'imprimeur Auffray, qui venait d'acheter une revue fondée quelques mois plus tôt, mais assez mal en point : la *Revue des deux mondes*, il signa avec lui, le 1^{er} février 1831, un acte le nommant rédacteur en chef. En 1834, il acheta la *Revue de Paris*, fondée en avril 1829 par le Dr Véron ; mais la revue disparut (absorbée par *l'Artiste*) en juillet 1845. Parallèlement, la *Revue des deux mondes* passait de 350 abonnés en 1831 à 1 500 en 1838. À cette date, sans cesser de s'occuper de la revue, il fut nommé commissaire royal près du Théâtre-Français, et en devint administrateur en 1847 ; à la suite de ses prises de position en faveur de la Seconde République, les comédiens l'obligèrent à démissionner. En 1868, la revue comptait 25 000 abonnés. Il s'en occupa jusqu'à sa mort.

Voir Marie-Louise Pailleron, *François Buloz et ses amis : la vie littéraire sous Louis-Philippe*, Calmann-Lévy, 1919.

BUNBURY (Hugh Mills et Alicia). — 30-59 D, *32-25 M, *32-27.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 500.

BUNBURY (Philip Mills Peter). — *34-25.

Né entre 1824 et 1826. — ?

Deuxième des huit enfants de Hugh Mills et d'Alicia Bunbury, il était donc le beau-frère de Lydia et d'Alfred de Vigny. Il fut apparemment fort peu en relation avec eux : à part celle de 1834, on ne connaît qu'une lettre datée de Munich dans les années 1850, par laquelle il faisait part du décès de son jeune frère Hamilton Francis.

BUSONI (Philippe-Gérard). — *35-23.

Né à Saintes le 15 avril 1804. — Mort à Paris le 30 janvier 1883.

À ses débuts, Busoni fut l'ami de Brizeux avec lequel il composa une comédie en un acte et en vers, *Racine*, publiée en 1828. Auteur d'un roman, *Anselme* (Gosselin, 1835, 2 vol.), éditeur des *Mémoires de la duchesse d'Orléans*, mère du régent, Busoni fut, comme poète, le meilleur élève de Vigny, dit Séché (*Alfred de Vigny*, *Mercur* de France, 1913, p. 266 sq.). Son recueil *Les Étrusques* (1843) rappelle la manière concise de l'auteur des *Destinées*. Busoni fit partie du cercle des intimes de Vigny et se montra en toute circonstance l'ami le plus fidèle et discret du poète, qui portait un tendre intérêt à la fragile Clotilde, née le 1^{er} janvier 1832 et morte poitrinaire, le 25 septembre 1871. Busoni, qui collabora à de nombreux journaux, notamment au *Temps*, avant de devenir, de 1845 à 1860, le spirituel chroniqueur de *l'Illustration*, écrivit toujours des articles très favorables à Vigny.

CALLAGHAN (Marguerite-Adélaïde COPPINGER, veuve de Luc). — *32-21, 32-22 D, *32-23, *32-24.

Née à Bordeaux le 24 février 1780. — Morte à Paris le 10 mars 1847.

Épouse du banquier Luc Callaghan, né à Cork (Irlande) en 1780, mort à Paris (rue Neuve-des-Mathurins, n° 26) le 2 janvier 1832, elle reprit les affaires de son mari à sa mort. Cela la conduisit à entrer en relation avec Vigny : c'est par son intermédiaire que la rente annuelle versée par Hugh Mills Bunbury à sa fille Lydia était payée.

CANEL (Urbain). — *31-90.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 501.

CAPITAINES DU 4^e BATAILLON DE LA 1^{re} LÉGION DE LA GARDE NATIONALE (LES). — 30-57 D.

CAVÉ (Hygin-Auguste). — *33-52, *34-46, *35-85, 35-86.

Né à Doudeville (Seine-Maritime) le 24 décembre 1794. — Mort à Paris le 30 mars 1852.

Un moment avocat à Rouen, Cavé, tenté par la fortune littéraire, vint à Paris. Secrétaire de la Commission de surveillance de l'Opéra, il se mit sur les rangs pour la direction de l'Opéra en 1833 lors de la démission de Véron, mais ce fut Duponchel qui l'obtint. Lui-même était devenu après la révolution de Juillet chef de la division des Beaux-Arts au ministère de l'Intérieur, où il resta jusqu'en 1848. Il fut ensuite chargé de la Direction des Palais et Manufactures de l'État. Il avait épousé le 4 novembre 1843 Élise Blavot, peintre et maîtresse de Delacroix. Publiciste, il avait collaboré au *Globe*, à la *Revue de Paris*, aux *Lettres normandes* ; il écrivit avec Dittmer les *Soirées de Neuilly* (publiées en 1827 sous le pseudonyme de Du Fongerey), et avec d'autres collaborateurs quelques vaudevilles et comédies. Au dire de Rémusat (*Mémoires de ma vie*, Plon, 1959, t. II, p. 143), il avait « du goût et de l'esprit mais point de talent ».

CHASLES (Philarète). — 32-6 D (?).

Né à Mainvilliers (près de Chartres) le 8 octobre 1798. — Mort à Venise le 19 juillet 1873.

On retrouvera ultérieurement dans la *Correspondance*, au moment de ses candidatures académiques, ce célèbre érudit, qui développa la littérature comparée en France.

CHAUDESAIGUES (Jacques-Germain). — *34-58, *34-59, 35-24 D, *35-104, *35-107.

Né à Santhia (près de Turin) le 7 février 1814. — Mort à Paris le 25 janvier 1847.

« Pas de plus aimable et de plus joyeux compagnon que Chaudesaigues », écrit H. Lucas dans ses *Portraits et souvenirs littéraires* (Plon, s.d.). Attiré par la littérature, il composa très jeune des vers à Grenoble, où il vivait avec sa famille. Il arriva à Paris vers 1833 et dépensa avec insouciance l'héritage de son père (mort en 1831). Élégant, spirituel et gai, il gaspilla son temps et son argent dans des fêtes, au jeu, et dans une passion malheureuse. Rompant alors avec son passé, il se consacra dès lors au journalisme. Dès 1834 il avait fait paraître un premier roman *Élisa de Rialto*, suivi d'un autre, *Sous le froc* (1836). En 1835, il avait publié à ses frais un charmant volume de vers, *Le Bord de la coupe* (chez Werdet, sans nom d'auteur). C'est en août de cette année-là que Sainte-Beuve rencontra chez Vigny ce « petit nouveau poète » (lettre du 14 août), bien peu connu encore dans le monde des lettres. En 1836, il se fit le disciple de Planche qui avait amené à la critique le jeune poète, et lui

emprunta ses doctrines et ses jugements. Plus qu'un créateur, c'était en effet un imitateur, note M. Regard qui lui a consacré une étude, dans son ouvrage sur *Gustave Planche* (t. I, Nouvelles Éditions Latines, 1955, p. 204 sq.), et qui rappelle le surnom que lui donnait le journal *la Silhouette* (article du 6 décembre 1856) : « le clair de lune de M. Planche ». Sa vraie place, remarque M. Regard, eût été aux côtés de Lassailly, Fontaney et autres, « parmi les faiseurs de variétés et de contes aux grâces boulevardières ».

CORRESPONDANTS NON IDENTIFIÉS. — 30-52 D, *32-4, *32-5, 32-56 D, 33-98, 33-103, *34-57, 35-7 D, 35-61, 35-67, 35-91.

COUSTIS DE LA RIVIÈRE (Angélique DE VIGNY, Mme Clément). — *33-71.

Née en 1778 à Châlo-Saint-Mars (Essonne). — Morte à Joué-les-Tours le 30 janvier 1835.

Fille de Claude-Louis-Victor de Vigny et d'Adélaïde-Angélique-Charlotte Lemaire de Montlivault, elle était la sœur d'Augustine de Vigny (plus tard Mme de Boësner) et donc la cousine germaine d'Alfred de Vigny. Elle épousa Clément Coustis de La Rivière, chef d'escadron (10 janvier 1770 - 26 septembre 1834) avec qui elle demeura d'abord à La Croix-en-Touraine (Indre-et-Loire), puis au château de Rigny à Joué-les-Tours (Indre-et-Loire), avec leurs trois fils.

COUTURIER DE VIENNE (Amable-Félix). — *31-84, *32-13.

Né à Versailles le 30 octobre 1789. — Mort à Paris le 12 février 1879.

Garde surnuméraire (août 1816), puis garde en pied (août 1818), dans le Corps de Monsieur, ce jeune officier dut faire la connaissance de Vigny quand celui-ci était dans la Garde royale. Entré à l'école d'application du Corps royal d'état-major en janvier 1820, il appartint ensuite, comme sous-lieutenant aide-major, puis comme lieutenant aide-major, à différents régiments (chasseurs à cheval, infanterie de ligne, artillerie à cheval, infanterie légère), et même, pendant quelques mois (de janvier à octobre 1828), au 4^e régiment d'infanterie de la Garde royale. Ayant fait la campagne de 1823 en Espagne, participant, en 1824 et 1825, à l'armée d'occupation en Espagne, il fut fait chevalier de l'ordre de Saint-Ferdinand d'Espagne le 29 septembre 1824. Il épousa, le 15 mai 1833, Louise-Esther de Malleville (née le 16 juillet 1816). De leur union naquit une fille, qui épousera un M. de Saint-Aulaire. Il devint ensuite auditeur au Conseil d'État.

CRAON (princesse de). — *31-18, *32-73.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 496. L'année de la naissance de la princesse de Craon a été omise ; il s'agit de 1806.

GROZE (*Jules-Alexandre-Pierre-Joseph*, baron de). — *31-59.

Né à Brioude le 22 février 1787. — Mort à Chassaignes le 22 juin 1869.

Son père, Jean-Joseph (1753-1836), avait été sous-préfet à Brioude de 1806 à 1813. Lui-même fit des études de droit, devint avocat auditeur au dernier Conseil en 1810, fut sous-préfet à Gênes de 1811 à 1814. Juge suppléant au tribunal de première instance de la Seine en 1812, il épousa, la même année, Marie-Virginie Lemer cier, dont le père (1755-1849), président du Conseil des Anciens le 18 brumaire, sénateur et comte de l'Empire en 1808, siégea à la Chambre des Pairs sous la Restauration et le gouvernement de Juillet. Sous-préfet de Corbeil en 1819, puis préfet des Basses-Alpes en 1827, Croze fut créé baron par lettres patentes du 6 novembre 1829. Après la révolution de 1830, il fut révoqué, se retira dans son château de Chassaignes, près de Brioude, et donna son concours à l'opposition légitimiste. Il a laissé des poésies inédites et publié des articles dans divers journaux royalistes. Son fils Jean-Joseph-Gustave (1821-1882) épousa en 1848 la fille d'Alexandre Guiraud, Louise.

DELAROCHE (Hippolyte dit Paul). — *34-14.

Né à Paris le 17 juillet 1797. — Mort à Paris le 4 novembre 1856.

Fils d'un expert en tableaux, il entra en 1816 à l'École des Beaux-Arts où son maître Gros l'orienta vers la peinture d'histoire. Ce sont ses toiles représentant l'histoire d'Angleterre qui le rendirent célèbre : *Les Enfants d'Édouard* (triomphe au Salon de 1831), *Jane Grey* (1834). Élu membre de l'Académie des Beaux-Arts en 1832, il reçut commande d'une décoration pour la nef de la Madeleine, pour laquelle il entreprit un voyage en Italie. À son retour, il apprit que Jules Ziegler s'était vu attribuer les travaux. Cependant d'Italie il aura rapporté savoir et femme : le 28 janvier 1835, il épousa la fille d'Horace Vernet qui l'avait accueilli à Rome. Il tint dès lors un salon où l'on rencontrait les tenants de la peinture d'histoire. En 1837, il entreprit la décoration de l'hémicycle de l'École des Beaux-Arts, achevée en 1841. À partir de cette date, sa peinture s'orienta vers les scènes religieuses, qui n'obtinrent qu'un accueil réservé.

DELAULNOY (*Charles-Edme*). — 30-46.

Né à Paris entre février 1787 et février 1788. — Mort à Paris le 11 février 1843.

Receveur particulier des finances, il habitait, au moment de sa mort, 12, rue de Ponthieu. Il devait habiter, en 1830, sinon le même domicile, du moins le même quartier ; d'où son appartenance à la 1^{re} légion de la Garde nationale.

DESCHAMPS (Antoni). — *32-65, *33-24, 33-27 D, *34-21, *34-43, 35-31, 35-93, *35-110.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 504.

DESCHAMPS (Émile). — *31-33, *31-58, *31-88, 31-91, 31-93 D, *31-94, *32-1, 32-19 D, *32-20, *32-40, *34-28, 35-19, *35-88, 35-92.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 504-505.

DESPREZ (Étienne, prénommé Antoine en famille). — *35-71.

Né à Champniers le 27 décembre 1801. — Mort à Mainfonds le 13 septembre 1868.

Propriétaire du domaine du Poitevin, à Mainfonds. Célibataire.

DITTMER (Adolphe). — *31-71, *33-59.

Né à Landres (Moselle) le 13 mai 1795. — Mort à Paris le 10 mai 1846.

Il fut condisciple de Vigny à la pension Hix et entra, en même temps que lui, dans la Garde royale, où il fut lieutenant de cuirassiers. Il fit la campagne d'Espagne, puis démissionna en 1825. Il s'occupa de sciences naturelles et de médecine, prit part à la rédaction du *Globe*, et publia, entre 1826 et 1829, avec Hygin-Auguste Cavé, plusieurs œuvres, sous divers pseudonymes ; entre autres, en 1827, sous le pseudonyme de Du Fongeray, les *Soirées de Neuilly*, « esquisses dramatiques et historiques ». Après la révolution de Juillet, il gagna la confiance de Casimir Périer et fut chargé de missions diplomatiques en Italie. Il devint inspecteur général des haras de 1833 à 1840, puis directeur de l'agriculture et des haras de 1841 à 1845. Il fut officier de la Légion d'honneur.

DORVAL (Marie-Amélie-Thomase DELAUNAY, épouse ALLAN-DORVAL puis MERLE, connue sous le nom de). — *31-63, 32-58, *33-4, *33-15, *33-17, 33-20 D, *33-21, 33-22 D, *33-23, *33-28, *33-29, *33-32, *33-34, 33-36 D, *33-37, *33-38, 33-39, 33-40 D, *33-41, *33-42, 33-44 D, *33-45, *33-51, *33-57, *33-67, 33-68, 33-69, *33-76, *33-77, 33-78 D, *33-79, *33-80, 33-81 D, *33-82, 33-83 D, 33-84, *33-85, 33-86, 33-87, *33-88, *33-89, *33-90, *33-91, 33-92 D, *33-93, *33-94, 33-95 D, *33-96, *33-97, *33-112 M, 34-1 D, 34-2, *34-3, 34-4 D, 34-5 D, *34-6, *34-7, 34-9 D, *34-10, 34-11 D, *34-12, 35-87.

Née à Lorient le 7 janvier 1793. — Morte à Paris le 20 mai 1849.

Marie Dorval « appartenait à ce prolétariat comique des troupes ambulantes qui a couru les provinces tout au long du XVIII^e siècle » (F. Ambrière, *Le Siècle des Valmore*, Seuil, 1987, t. I, p. 489). Sa mère, la comédienne Marie Bourdais, vite abandonnée par son séducteur,

comédien lui aussi, avait tout juste dix-sept ans quand elle naquit. Elle-même à l'âge de dix-huit ans était déjà mère de deux filles mais, enceinte de la première, elle avait épousé, le 12 février 1814, le père, Allan dit Dorval, régisseur de théâtre de dix-neuf ans son aîné. Le ménage, après un séjour à Strasbourg, s'installa à Paris, mais Allan-Dorval accepta un engagement à Saint-Pétersbourg où il mourut le 30 mai 1821. Engagée à la Porte-Saint-Martin, Marie Dorval devint la maîtresse du compositeur Piccini, dont elle eut en décembre 1821 une troisième fille. Elle connut là ses premiers succès, triompha en particulier dans *Les Deux Forçats* et *Trente ans ou la vie d'un joueur* qui l'imposèrent comme la meilleure actrice du mélodrame. Devenue la maîtresse de Merle, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin de 1822 à 1826, elle l'épousa en 1829 alors qu'il était couvert de dettes. Les deux époux s'étant donné une liberté mutuelle, il s'agissait plutôt d'une association mais leur sincère et réciproque attachement ne se démentit jamais.

Marie Dorval avait connu bien des épreuves et des amours médiocres quand elle rencontra Vigny, auquel A. Soulié, qui fut rédacteur avec Merle à la *Quotidienne* et ami du ménage, la présenta en 1830. En 1831, le rôle d'Adèle dans *Antony* de Dumas fit d'elle la reine incontestée du drame moderne. Engagée au Théâtre-Français, elle fut l'inoubliable Kitty Bell de *Chatterton* en 1835 et, actrice sublime, devint l'incarnation même du drame romantique dont elle joua tous les grands rôles. « Elle avait un talent tout passionné. L'art lui venait de l'inspiration ; elle se mettait dans la situation du personnage, elle l'épousait et devenait lui » (Th. Gautier, *Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans*, Hetzel, 1858, t. I, p. 322). Plus tard elle joua au Gymnase, à la Renaissance.

À lire le témoignage de Th. Muret (*Souvenirs et causeries d'un journaliste*, Garnier Frères, 1862, p. 55) on comprend ce qui en elle séduisit Vigny : « Nature passionnée, fiévreuse, exaltée, Mme Dorval alliait d'étranges contrastes, le laisser-aller d'un monde peu rigide, et des élans vers les idées religieuses qui se manifestaient par des crucifix, par des Madeleines, par des gravures, des tableaux ou des statuettes de dévotion dont sa chambre et son boudoir étaient peuplés. De la part de Mme Dorval, femme d'imagination et d'impression au cœur aimant, de toute manière, il n'y avait là ni jeu ni comédie : elle était du petit nombre des femmes de théâtre qui possèdent au moins des qualités du cœur. »

Les amours platoniques du poète et de l'actrice firent place en 1831 à une ardente liaison, bientôt traversée d'orages. Les nombreuses tournées en province que Marie Dorval dut accepter pour des raisons financières, une liaison avec Dumas, puis avec Sandeau, les escapades de Vigny, furent fatales à leurs relations, et la mort de Mme de Vigny porta le dernier coup à ces amours moribondes qui prirent fin en 1838. En 1840, Marie Dorval reprit *La Maréchale d'Ancre* et *Chatterton*, mais le déclin s'amorçait, pour elle et pour le drame romantique, qui mourut avec elle en 1849. Ses dernières années furent encore assombries par la mort de son petit-fils, Georges Luguët. Elle eut une fin édifiante et demanda que sur sa tombe son nom fût suivi de la mention : « morte de chagrin ».

DRAGUE. — 35-84.

Peut-il s'agir de l'obscur Joseph Drague, auteur sans succès d'un drame joué et édité à Dijon, *Urbain Grandier*, et qui écrivit en 1835 une nouvelle pièce, *Que deviendra-t-elle ?*, non représenté mais conservé (selon le catalogue Soleinne) dans les recueils manuscrits du Théâtre-Français. Il y eut aussi un Prosper Drague, « improvisateur », qui parut sur la scène du Vaudeville en 1846.

DUCHAMBGE (Marie-Barbe-Charlotte-Antoinette-Pauline, épouse). — 31-31, *32-30, 35-59.

Née à Strasbourg le 7 octobre 1776. — Morte à Paris le 29 avril 1858.

Appartenant à une famille de tradition militaire (son père était alors lieutenant-colonel au Royal Suédois), elle ne tenait aux Antilles que par sa mère, née Marie-Françoise Dubuc, et naquit à Strasbourg (et non à la Martinique, comme l'affirme une tenace légende). Son mariage malheureux avec Ph. Duchambge, baron d'Elbhecq, s'acheva en 1807 par un divorce et une rupture complète avec la famille Duchambge (y compris sa fille Clémentine). Pianiste et musicienne, elle cultiva les arts et, intime avec Mme Tallien devenue princesse de Chimay, fréquenta assidûment le château de Chimay où elle rencontra des artistes, notamment Auber, avec qui elle eut une longue liaison, pleine d'orages et de tourments. La chute de l'Empire la priva de la pension qu'elle avait obtenue par protection et elle se fit, pour vivre, professeur et compositeur de musique. Ses romances avaient fait fureur sous l'Empire et même sous la Restauration mais son existence, à partir de 1825, fut assez solitaire et misérable. Il faut dire que cette femme jadis ravissante ne sut pas vieillir et que son caractère sentimental ne pouvait dissimuler son profond égoïsme et son goût de l'intrigue. Dans sa longue amitié avec Marceline Desbordes-Valmore, elle répondit souvent par l'indifférence au sincère attachement de Marceline. Elle joua, dans les amours de Marie Dorval — dont elle était l'amie — et de Vigny, un rôle pour le moins ambigu et incontestablement négatif au moment de leur rupture.

Voir F. Ambrière, *Le Siècle des Valmore*, Seuil, 1987, t. I, p. 296 sq.

DUMAS (Adolphe). — *35-105.

Né à Bompas le 5 janvier 1806. — Mort à Puys, près de Dieppe, le 15 août 1861.

Poète et auteur dramatique, ce grand tourmenté, aigri par son infirmité (il boitait) et par ses amours malheureuses (avec l'actrice Mlle Plessy), Adolphe Dumas eut une vie aussi décousue que son œuvre. Né dans le Midi, il partagea sa vie entre Rouen (où demeura longtemps sa sœur Mme de Méreaux, liée avec Mme Dorval) et Paris. Mêlé dès 1830 au

mouvement romantique, il fréquenta Chateaubriand, Lamartine, Hugo, obtint d'illustres encouragements et conquist de solides amitiés (notamment celle de Vigny, qu'il avait connu par l'intermédiaire de Mme Dorval), mais connut aussi des brouilles (par exemple avec Sainte-Beuve, qui lui reprochait ses exagérations, son lyrisme excessif, et avec des directeurs de théâtre que rebutaient ses abstractions et ses fougueuses utopies). Poète, il publia *La Cité des hommes* (1835) et le recueil *Provence* (1840). En août 1836, il présenta à la Comédie-Française un drame en cinq actes et en vers reçu à l'unanimité, mais qu'il retira, le ministre ayant demandé la suppression d'un personnage : *La Fin de la Comédie ou la Mort de Faust et de Don Juan*. Le 3 février 1838 il fit représenter à l'Odéon *Le Camp des croisés* (avec Mme Dorval), qui fut bien accueilli, puis en 1842 à la Porte-Saint-Martin *Mademoiselle de La Vallière* et surtout, en 1847, au Théâtre historique, *L'École des familles*, son plus grand succès. « Ce Descartes exalté, ce Tasse méconnu, ce sublime estropié de notre terre » (Lamartine) fut bien, comme le définit avec sympathie Frédéric Mistral neveu dans l'ouvrage qu'il lui a consacré (*Un poète bilingue Adolphe Dumas*, Belles-Lettres, 1927), « une sorte de Don Quichotte héroïque du romantisme ».

DUMAS (Alexandre). — 30-62, *31-24, *31-42, 31-74, 33-43 D, 33-49, *34-41.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 507.

DURAND (A.). — *35-128, 35-130 D.

En l'absence d'indication précise de prénom, il a été impossible d'identifier ce marchand de biens d'Angoulême, qui demeurait Maison des Bains Martin au faubourg de L'Houmeau, et qui offrit ses services à Vigny pour lui trouver des acquéreurs pour le Maine-Giraud.

ÉBRARD (Dominique). — *35-106.

Né à Saint-Laurent-du-Cros le 20 octobre 1790. — ?

Lorsqu'il fut breveté libraire, le 6 septembre 1831, il travaillait déjà depuis sept ans dans la librairie. Son dossier de librairie (AN, F¹⁸ 1761) mentionne l'annulation de son brevet, sans précision de date.

ESQUIROS (Henri-Alphonse). — *35-46.

Né à Paris le 23 mai 1812. — Mort à Versailles le 10 mai 1876.

Journaliste, écrivain, homme politique, Esquiros fit partie du groupe des Jeune-France et débuta en littérature par un recueil de vers *Les*

Hirondelles (1834) dont Victor Hugo vanta les mérites (« C'est un essaim de vers charmants qui s'envole ; c'est un vrai livre de poète que celui-là. ») mais qui n'eut aucun succès. Son premier roman, *Le Magicien* (1835), n'en eut pas davantage. Après *Charlotte Corday* (1840), *L'Évangile du peuple* (1841) lui valut huit mois de prison à Sainte-Pélagie où, stimulé par sa verve de poète, cet audacieux pamphlétaire composa les *Chants du prisonnier* (1841). Il écrivit encore *Les Vierges martyres* (1841), *Les Vierges folles* (1842), ainsi que *Paris ou les Services, les institutions et les mœurs du XIX^e siècle* (1847), le plus intéressant de ses ouvrages. Journaliste, il collabora à la *Revue des deux mondes*, la *Revue de Paris*, l'*Artiste*, le *Journal des connaissances utiles*. Il participa activement à la révolution de 1848, milita à l'extrême gauche et dut quitter la France après le coup d'État du 2 décembre 1851. À son retour en France, fidèle à ses idées républicaines et socialistes, il reprit son activité politique, devint député de Saône-et-Loire, fut réélu en 1869 et entra au Sénat en 1876.

Voir J. Van der Linden, *Alphonse Esquiros, de la Bohême romantique à la république sociale*, 1948, et l'article de St. Michaud dans le n° 24 de *Romanisme* (1979).

Europe littéraire (l'). — 33-11.

Périodique littéraire fondé et dirigé par Victor Bohain ; le rédacteur en chef en était Alphonse Royer, et le gérant Prosper Delasalle. Le premier numéro, précédé de plusieurs prospectus, parut le 1^{er} mars 1833 ; 69 numéros suivirent, les lundi, mercredi et vendredi, chacun sur quatre pages grand in-folio, jusqu'au 9 août, date à laquelle il fallut dissoudre la société et vendre le journal aux enchères ; une nouvelle formule in-8°, sous la rédaction de Louis Lefèvre et Capo de Feuillide, parut du 15 août 1833 au 6 février 1834. Ce « journal de la littérature nationale et étrangère », luxueux et ambitieux, s'était assuré la collaboration des plus grands écrivains, dont des lettres avaient été publiées dans les prospectus.

Voir Thomas R. Palfrey, *L'Europe littéraire (1833-1834), un essai de périodique cosmopolite* (Paris, Champion, 1927).

FAVIER (*Auguste-Louis*). — *34-37.

Né à Paris le 14 juin 1785. — ?

Entré au ministère de la Guerre comme commis auxiliaire le 7 avril 1804, Favier fut chargé près le prince de Neuchâtel du travail général du personnel des troupes de la 9^e armée, dans les campagnes de l'Empire de 1806 et 1807. En récompense, il fut nommé chef du bureau de l'Infanterie au ministère de la Guerre le 15 septembre 1807. En 1813, il était commissaire des guerres de seconde classe. Écarté du ministère dès août 1815, il fut mis en non-activité le 15 octobre 1817. Il ne reprit du service qu'en 1823, lors de la campagne d'Espagne à laquelle Vigny

souhaitait participer, et fut fait officier de la Légion d'honneur le 14 juillet 1823. Sous-intendant militaire à partir de septembre 1823, il fut brusquement démis de ses fonctions le 12 novembre 1835. Un rapport en date du 8 août 1835 lui reprochait « deux idées fixes : [...] l'une de rentrer au ministère de la Guerre comme chef du bureau de l'Infanterie, et l'autre de se livrer à une poésie élevée ». En 1834, en effet, il avait publié une plaquette de vers, inspirée notamment de la *Jane Grey* de Delaroche. Réintégré dans son cadre d'activité le 25 novembre 1836, il fut admis à faire valoir ses droits à la retraite par décision ministérielle du 5 juin 1837.

FEUILLET (Laurent-François). — *32-39.

Né à Paris en 1768. — Mort à Paris (à l'Institut) le 5 décembre 1843.

Fils du sculpteur Jean-Baptiste Feuillet, il avait été militaire avant d'entrer à la Bibliothèque de l'Institut dont il devint bibliothécaire en chef en 1823. Il devint en avril 1833 membre libre de l'Académie des Sciences morales et politiques que Louis-Philippe avait rétablie en 1832. Collaborateur de la *Biographie universelle* de Michaud, son bagage littéraire est mince, mais il jouait son rôle à l'Institut.

FONTANGES (Caroline LEFEBVRE, vicomtesse de). — *30-48.

Née à Saint-Domingue (paroisse des Gonaïves) en 1767. — Morte à Paris le 11 février 1847.

Ayant épousé à l'âge de quinze ans François, vicomte de Fontanges (maréchal de camp en 1789, lieutenant général en 1815, mort en 1822), Caroline Lefebvre fut, sous l'Empire, dame d'honneur de Madame mère ; nommée baronne par décret impérial du 3 décembre 1809, elle fut la mère d'Amable, comte de Fontanges (1783-1826), qui, par deux fois, au 5^e régiment d'infanterie de la Garde royale (comme major), puis au 55^e régiment de ligne (comme colonel), eut sous ses ordres Vigny, et mourut à Saint-Sébastien le 24 octobre 1826.

FONTANEY (Antoine-Étienne). — *31-7, 31-17 D, 32-7.

Né à Saint-Denis le 22 septembre 1801. — Mort à Paris le 11 juin 1837.

Ses premiers vers, teintés d'une mélancolie quelque peu malade, sont à l'image de sa vie désenchantée, marquée par les chagrins, parfois l'amertume. Il perdit jeune son père (qui l'avait reconnu par acte notarié passé devant M^e Riant, notaire, le 17 août 1816), fit des études de droit et devint clerc d'avoué tout en consacrant ses loisirs à la poésie. Il fit la connaissance de Sainte-Beuve qui l'introduisit chez Nodier et chez Hugo, et il publia en 1828 *Ballades, mélodies et poésies diverses*. Le comte d'Harcourt qui s'intéressait à lui le prit pour secrétaire lorsqu'il fut nommé ambassadeur en Espagne en décembre 1830. Mais Fontaney

d'abord séduit s'ennuya bientôt et rentra à Paris en août 1831. Découragé par son insuccès à obtenir une autre nomination, il tenta de vivre de sa plume et fit paraître dans la *Revue des deux mondes* une suite d'articles sur son voyage en Espagne. Inquiet de son avenir, mais facilement abattu, il s'abandonnait souvent à la tristesse. Sa vie sentimentale fut marquée par sa passion malheureuse pour Marie Nodier (qui épousa Jules Mennessier le 17 février 1830), puis par ses amours tourmentées avec Gabrielle Dorval. C'est en août 1832 qu'il commença à fréquenter la maison de l'actrice, en proie aux avances de Louise Dorval et même de sa mère, mais n'ayant d'yeux que pour Gabrielle. Il n'avait pas renoncé à la diplomatie et reçut en août 1833 un ordre de départ pour l'Espagne d'où il revint en mars 1834. Il enleva Gabrielle Dorval qu'il emmena en Angleterre où il vécut de tâches journalistiques. Les jeunes gens rentrèrent découragés et malades, tous deux phthisiques. Gabrielle s'éteignit le 15 avril 1837 (à l'âge de vingt et un ans) et Fontaney la suivit dans la tombe le 11 juin. Outre ses piquants *Souvenirs de la vie castillane et andalouse* (1833) publiés sous le pseudonyme de Lord Feeling, et divers articles et feuilletons littéraires, il a laissé un précieux *Journal intime* (éd. Jasinski, Les Presses Françaises, 1925) où il est souvent question de Vigny et de Mme Dorval.

FOUCHER (Paul). — *35-27.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 507.

FOURNIER (Henri). — *31-86.

Né à Rochecorbon (près de Tours) le 19 novembre 1800. — Mort à Tours le 8 mars 1888.

Après des études à Tours et à Paris, il entra, en 1818, comme élève à l'imprimerie Firmin Didot, et y devint prote en chef (1820-1824). Ayant obtenu son brevet d'imprimeur en 1824, il fonda avec Taschereau une imprimerie (qu'il mit en société en 1836). Il publia, en 1825, dans sa propre maison un *Traité de la typographie* qui fit autorité le siècle durant (réédité en 1854, en 1870 ; 4^e éd., revue par A. Viot, en 1904). Ses éditions « compactes » (publiées par livraisons) furent célèbres : *Œuvres complètes* de Rousseau en un volume, chez Sautelet (1826, 1 708 p.), *Œuvres complètes* de Voltaire en trois volumes, chez Sautelet, Verdières, Furne et Dupont (1827, respectivement, 1 848 p., 2 168 p., 2 236 p.). De même, ses « classiques illustrés » : par exemple La Fontaine, illustré par Grandville (1842-1843, 2 vol., chez Furne). Il céda son affaire à Jules Claye en 1846 pour prendre la direction de la maison Mame à Tours. Ils réalisèrent ensemble de beaux ouvrages, un *Don Quichotte* (1848) et surtout *La Touraine. Histoire et Monuments* (sous la direction de l'abbé Bourrassé). Il fut fait chevalier de la Légion d'honneur à l'occasion de l'Exposition universelle de 1855. Il abandonna ses activités en 1868.

Voir Nicole Felkay, *Balzac et ses éditeurs*, Promodis, 1987, p. 295 sq.

FROIDEFOND DES FARGES (*Élie-Pierre-Jean-Jacques-Alfred* de). — 30-55 D, *30-60.

Né à la Dominique (Antilles anglaises) le 23 septembre 1793. — Mort au château de Beaujour (commune de Pontoise) le 27 janvier 1876.

D'une famille remontant au xvi^e siècle, son père, Élie, seigneur des Farges (né en 1751), avait vendu sa terre, le 22 septembre 1780, à son cousin de la branche cadette, Joseph-Antoine de Froidefond du Châtenet (né en 1744) ; sous la Révolution, il était dans les îles. Élie-Pierre devint conseiller à la Cour royale de Paris, cependant que son frère Honoré (la Martinique, 1795 - Bayonne, 1881) faisait toute sa carrière dans l'armée, jusqu'à sa retraite en 1860 (commandeur de la Légion d'honneur en 1854). Élu chef de bataillon en premier dans la Garde nationale parisienne, il cesse d'apparaître à ce poste dans l'*Almanach royal* de 1833. Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur le 31 août 1831. En 1873, il habitait rue Billault (actuellement rue de Washington) ; on admettra qu'en 1830 il habitait déjà dans ce quartier, qui est celui de Vigny.

GEFFROY (*Edmond-Aimé-Florentin*). — 35-30.

Né à Meignelay (Oise) le 29 juillet 1804. — Mort à Saint-Pierre-lès-Nemours le 8 février 1895.

Peintre et comédien. Élève d'Amaury Duval, il exposa de nombreux portraits au Salon de Paris, de 1837 à 1868, et on lui doit également quelques sujets historiques. À la scène il se montra toujours très préoccupé de la démarche et du costume. Il débuta à la Comédie-Française par le rôle d'Oreste dans *Andromaque* en 1829, mais c'est avec le rôle de *Chatterton* qu'il conquiert sa réputation. Le 31 janvier 1835 Vigny notait dans son *Journal* : « Intelligent, mémoire sûre et facile ; trop habitué aux rôles de vieillards. Manque d'enthousiasme et d'*amour* dans le talent. » Lors de sa représentation de retraite, le 18 février 1865, Gautier rendit hommage à sa carrière : « Pour occuper tout à fait la première place, pour dominer absolument la foule, il n'a manqué à Geffroy qu'un peu de charme naturel, car tout ce que peuvent conquérir la volonté, l'intelligence et le savoir, il le possédait. »

GEORGE (Marguerite-Joséphine WEIMER, dite Mlle). — *31-41.

Née à Bayeux le 23 février 1787. — Morte à Paris (Passy) le 12 janvier 1867.

Son père, chef d'orchestre, dirigeait des troupes de théâtre en province ; elle commença dans des rôles d'enfants. Élève de Mlle Raucourt, elle fit ses débuts à la Comédie-Française, où sa beauté fut remarquée avant son talent, à l'âge de quinze ans et demi, et fut reçue sociétaire le 17 mars 1804, le même jour que Mlle Duchesnois. Depuis quelques mois, elle était la maîtresse du Premier Consul ; elle le resta, semble-t-il,

durant deux ans. Partie sur un coup de tête, en mai 1808, en Russie, elle y demeura cinq ans, puis retrouva sa place au Théâtre-Français, mais ses caprices entraînèrent son départ en 1817. Elle joua à Londres, puis en 1818 à Bruxelles, où elle se lia avec Harel. Elle entra en 1821 à l'Odéon, dont Harel prit la direction en 1829 ; elle y tint le rôle-titre de *La Maréchale d'Ancre*. De 1833 à 1840, elle suivit Harel à la Porte-Saint-Martin. Tournées à l'étranger, nouvel engagement à l'Odéon de 1832 à 1845, mort de Harel en 1846, fausse sortie le 27 mars 1849 (où, dans *Iphigénie*, elle écrasa Rachel). En 1852, elle fut nommée inspectrice au Conservatoire en remplacement de Mlle Mars. Le 17 décembre 1853, dans une représentation à bénéfice au Théâtre-Français, elle triompha encore dans *Rodogune*. Mais ses dernières années furent tristes, ses imperfections n'ayant fait que s'accroître. Elle mourut dans la détresse. « Cette tragédienne ne fut certainement pas une actrice sans gloire ; mais elle ne prendra jamais rang dans les fastes du Théâtre-Français au titre d'artiste de génie » (de Manne et Ménétrier, *Galerie historique de la Comédie-Française*, Scheuring, 1876).

GIGOUX (Jean-François). — 32-2.

Né à Besançon le 6 (et non le 8 comme on l'a souvent indiqué) janvier 1805. — Mort à Paris le 11 décembre 1894.

Fils de Claude-Étienne Gigoux, maréchal-ferrant, et de Françoise Samarche, peintre, lithographe, illustrateur et collectionneur, élève de l'École des Beaux-Arts de Besançon, il tenta sa chance à Paris en compagnie de son compatriote Gabriel Laviron qui l'introduisit dans le salon de Nodier ; il fit le portrait de Marie Nodier en 1830 (musée de Besançon) et exposa pour la première fois au Salon de 1831. On a vu (*Corr.*, t. 1, p. 300-301) qu'en février 1828 Pauthier de Censay se proposait de le présenter à Vigny. Il a exécuté plusieurs portraits de Vigny, un dessin popularisé par la lithographie de Frey publiée dans *l'Artiste* du 24 juin 1832, une huile sur toile après 1833 (voir la couverture de ce volume). Il fut définitivement reconnu comme artiste romantique en 1835 par son grand tableau *La Mort de Léonard de Vinci dans les bras de François I^{er}* exposé au Salon et par un *Gil Blas* illustré de six cents vignettes.

A l'automne de 1851, il fit un premier portrait de la veuve de Balzac, d'autres suivirent, ainsi qu'une longue liaison. Resté en bon rapport avec Vigny, il lui suggéra en 1863 d'offrir son portrait peint à la veuve de Balzac (voir les articles de R. Pierrot, *AAAV*, n° 16 et n° 20). Il a légué quatre cent soixante tableaux et près de trois mille dessins au musée de Besançon, collection attestant un goût éclectique et sûr.

GOSSELIN (Charles). — 31-4, *31-64, 31-68 D, *33-47, *33-48 M.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 508-509.

GUICHARD (Pierre). — *35-116.

Né à Voulgezac le 30 mars 1786. — ?

Pierre Guichard épousa à Champagne-de-Blanzac Marie Baluteau, le 22 juin 1808. Ils eurent plusieurs enfants. L'aîné, Jean (qui signe Guichards fils), né à Voulgezac le 8 juillet 1809, épousa à Lignières le 22 juin 1835 Anne-Adèle Lézard-Fontbrune. On perd leur trace après 1836, année de la faillite mentionnée par Vigny.

HAREL (Jean-Charles dit Tom). — 31-53.

Né à Rouen le 5 novembre 1789. — Mort à Paris le 16 août 1846.

Auditeur au Conseil d'État à l'âge de vingt ans, préfet de l'Empire et des Cent-Jours, Harel fut frappé l'exil le 24 juillet 1815. Réfugié à Bruxelles, il rencontra en 1818 Mlle George et de cette période datent leur liaison et leurs aventures. L'actrice obtint le retour d'Harel en France et ils promènèrent à travers les départements une troupe théâtrale. En 1828 il sollicita la direction de l'Odéon, qu'il réussit à avoir au printemps 1829. Il fit mal ses affaires et vit diminuer ses subventions. En décembre 1831 Crosnier lui céda l'exploitation du théâtre de la Porte-Saint-Martin et jusqu'à l'expiration du privilège de l'Odéon (en avril 1832) il s'occupa des deux théâtres. En 1840 il dut abandonner la direction de la Porte-Saint-Martin, avec plus de 300 000 F de perte par suite de la décision du ministre lui interdisant une pièce antérieurement permise. Il emmena alors Mlle George et son répertoire en Allemagne, en Autriche, en Russie et même jusqu'à Constantinople, mais le périple ne fut guère fructueux. Mlle George tenta sa rentrée à la Gaîté puis à l'Odéon, où elle réussit à revenir en janvier 1843. Harel, lui, s'était mis à écrire. Il donna une comédie à l'Odéon, *Le Succès* (1843), et pour un discours sur Voltaire fut couronné par l'Académie en 1844. Atteint de folie, il mourut à l'asile de Châtillon pendant une tournée de Mlle George en province.

HÉDOUIN (Pierre-François-Nicolas). — 35-96.

Né à Boulogne-sur-Mer le 28 juillet 1789. — Mort à Paris le 20 décembre 1868.

Après des études de droit à Paris, Hédouin devint en 1813 avocat à Boulogne. Il était aussi littérateur et musicien. Il fit paraître un recueil de romances *Les Délassements de la vie* (1815), puis *Le Bouquet de lys* (1816), poésie et musique, il composa des opéras et collabora au *Ménestrel* et aux *Archives du Nord de la France* (avec un article sur Gluck notamment). En 1854 parurent ses *Mosaïques*, qui regroupaient presque toutes ses notices. À Boulogne il avait fondé en 1828 l'*Annotateur*, journal dont il était le principal rédacteur, créé une école de musique et une Société des Amis des Arts. Élève et ami de Grétry, il conserva toute sa vie des liens avec les milieux artistiques et littéraires (il fut très lié avec Marie

Dorval et les siens) et accueillit dans sa maison de nombreuses célébrités. En 1842 il quitta Boulogne où il était devenu bâtonnier, pour entrer au ministère des Travaux publics, dans la division des chemins de fer, et il résida longtemps à Valenciennes, sollicitant vainement une direction à Paris. Mis en disponibilité en 1866, admis à la retraite le 1^{er} janvier 1867, cet homme frivole qui avait progressivement perdu toute sa fortune n'eut pas une vieillesse heureuse (AN, F¹⁴ 2794).

HERBIN (Nicolas dit Victor). — 34-47.

Né à Vitry-le-François le 14 août 1809. — Mort à Paris le 6 mars 1865.

Professeur de langues à Rouen sous la Restauration, Herbin s'intéressait surtout à la littérature et au journalisme. Après avoir collaboré à la *Revue de Rouen*, il vint à Paris, écrivit des articles (dans le *Journal de Paris*, le *Moniteur des Théâtres*, etc.) et fonda plusieurs périodiques : la *France départementale* (1834), *Art et progrès*, *Journal des auteurs, des artistes et des gens du monde* (1834), plus tard le *Journal des Théâtres*. Il eut une vie assez besogneuse et misérable et vécut à partir de 1848 surtout de secours accordés par le ministre en réponse à ses demandes où il se recommandait de Hugo, Janin, Musset, Mérimée. Il avait fait représenter — sans succès — trois pièces, et publia en 1847 *Lutèce et Paris, histoire de Paris, ancien et moderne* (voir AN, F¹⁷ 3165).

HUBERT fils, puis HUBERT DE SAINTE-CROIX (Alexandre-Edme). — *35-125.

Né à Châteauneuf (Charente) le 14 avril 1807. — Mort à Châteauneuf le 15 décembre 1894.

Cet avocat, marié à Champagne-de-Blanzac le 6 janvier 1836 à Marie-Claire, fille adoptive de Jean-Charles Clavaud, était le beau-frère de Jean-François-Charles Montalembert, médecin des Vignes à Blanzac.

HUGO (Victor). — *31-15, *31-22, *31-38, 32-12.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 511.

JOANNY (Jean-Bernard BRISSEBARRE, dit). — 35-3.

Né à Dijon le 2 juillet 1775. — Mort à Paris le 5 janvier 1849.

Joanny avait débuté au théâtre de la République le 4 juin 1797 et à la fermeture du théâtre il accompagna Talma à Bruxelles. Revenu seul en France, il mena la vie itinérante des comédiens de province, avec une réputation grandissante. Rappelé à la Comédie-Française en 1807, il ne réussit néanmoins pas à s'imposer et retourna à Rouen, Bordeaux,

Lyon, Marseille. Précédé d'une immense réputation, il revint en 1819 à l'Odéon, et le 1^{er} octobre 1825, définitivement, à la Comédie-Française. Il jouait les premiers rôles tragiques et se montra aussi à l'aise dans le répertoire romantique (*Henri III*, *Othello*, *Hernani*) que dans le répertoire classique, dont il joua tous les grands rôles jusqu'à sa retraite, le 1^{er} avril 1841. Vigny appréciait beaucoup son talent : « Mémoire parfaite. Chaleur et force tragique. Marque de finesse et d'esprit. Sensibilité, noblesse. Un des meilleurs acteurs de l'âme : tragédien » (*Journal d'un poète*, 31 janvier 1835). E.-D. de Manne (*La Troupe de Talma*, Lyon, N. Scheuring, 1866) reconnaît chez ce travailleur énergique qui sut corriger ses défauts (trop de gestes, une diction mélodramatique) « un des talents les plus consciencieux de notre époque ».

JOHANNOT (Tony). — *35-47.

Né à Offenbach le 9 novembre 1803. — Mort à Paris le 4 août 1852.

Le plus jeune des fils Johannot, graveur et peintre de genre et d'histoire, fut l'enfant gâté des romantiques. Il se révéla essentiellement, et avec un talent remarquable, vignettiste. Il illustra plus de 150 ouvrages, parmi lesquels un Molière, un *Don Quichotte*, un *Paul et Virginie*, les *Contes* de Nodier, de *Faust* de Goethe, etc. Il fut le collaborateur attitré de *l'Artiste*.

JOUSLIN DE LA SALLE (A.-F.). — *35-52, *35-77.

Né à Paris en 1794. — Mort à Paris en juillet 1863.

Avocat, journaliste (dans les journaux d'opposition démocratique), vaudevilliste de second ordre, il fit de la mise en scène à la Porte-Saint-Martin, où il devint régisseur général sous la direction d'Harel, puis directeur. Régisseur général de la Comédie-Française depuis le 15 avril 1831, il fut nommé directeur-gérant le 8 juin 1833, révoqué (à la suite d'une sombre histoire de trafic de billets) et remplacé par Vedel le 1^{er} mars 1837. En 1839 il fut directeur des Variétés, mais à partir de 1843 il ne réussit à vivre que grâce aux secours qu'il demanda (avec divers appuis dont essentiellement celui de la comtesse Walewska) et obtint du ministre (AN, F²¹ 1014). Il a laissé des *Souvenirs sur le Théâtre-Français* (Émile Paul, 1900).

JUBERT DE GLÈZE (Charles-Henri-Pierre-Guillaume). — *31-49.

Né à Paris le 1^{er} juin 1796. — Mort après 1844.

Entré en 1814 dans les gardes du corps de Monsieur, Charles Jubert y demeura jusqu'en juin 1826, date à laquelle il passa dans les gardes du corps du roi. Il fut licencié à Saint-Lô le 25 août 1830 et mis en solde de congé en vertu de l'ordonnance du 11 août. Il fut admis à faire valoir

ses droits à la réforme par décret du 25 août 1844. Il avait été fait chevalier de l'ordre espagnol de Saint-Ferdinand le 25 avril 1824. Par décision du Conseil d'État du 21 juin 1829, il avait été autorisé à ajouter à son nom celui de de Glèze, qui (moins la particule) était celui de sa mère.

LACOURDRÉE (*Pierre-Célestin de*). — *31-1, *33-66.

Né à Bordeaux le 17 juin 1783. — Mort à Bordeaux le 23 avril 1868.

Entré au service à l'âge de dix-sept ans ; successivement soldat, caporal, fourrier, sergent, sergent-major, au 93^e régiment d'infanterie de ligne ; blessé à Colberg le 1^{er} juillet 1807, au pied gauche, puis à Wagram le 5 juillet 1809, au bras gauche, il avait joui d'une solde de retraite jusqu'à la fin de l'Empire. Reprenant de l'activité à la Restauration, lieutenant au régiment de Marie-Thérèse, puis (après la dissolution de celui-ci) au 4^e régiment d'infanterie de la Garde royale (en un temps où Vigny était au 5^e), il était passé, en 1816, à la légion de Seine-et-Oise, devenue, en 1819, 55^e régiment de ligne. Il avait été nommé capitaine en 1820. Quand Vigny rejoignit ce régiment en 1823, ils étaient donc à égalité de grade. Il fut admis sur sa demande au traitement de réforme le 1^{er} décembre 1830 et obtint une pension en 1836. Le 28 mai 1831, il épousa Marie-Louise-Pétronille Duchesne-Beaumanoir, morte en couches moins d'un an après leur mariage. Il se remaria quelques années plus tard avec Fortunée Horrie de La Motte, sœur aînée d'un officier qui avait été le chef de bataillon de Vigny au 5^e régiment de la Garde royale.

LA CROIX (*Jean-Hector de*). — 33-64, 33-72, *34-44, *34-45.

Baptisé à Passirac le 19 mars 1775. — Mort à Sarrazin le 8 décembre 1854.

Fils de François, chevalier, seigneur de Saint-Cyprien, page du roi Louis XV, et de Marie Sarrazin de La Nays, il épousa le 11 juin 1799 Marie-Jeanne Guillaumeau de Flaville, cousine germaine de la mère de Vigny ; elle était fille du lieutenant de vaisseau Marc-Antoine Guillaumeau de Flaville et de Marie-Élisabeth de Nogerée. Ils résidaient habituellement en Charente, soit au manoir de Flaville, commune de Bonneuil, à une vingtaine de kilomètres du Maine-Giraud, soit à Sarrazin, commune de Passirac, canton de Brossac. Leur fils aîné, Joseph, dit l'abbé de Flaville, né le 26 janvier 1802, fut ordonné prêtre le 21 mars 1826 et devint directeur du grand séminaire d'Angoulême où il mourut le 6 janvier 1876. Leur second fils Louis (Bonneuil, 30 août 1804 - Ruelle, 6 mai 1875) a épousé le 22 août 1831 Anaïs des Roches de Chassay. Leur troisième fils Charles, né à Flaville le 19 août 1808, épousa le 19 août 1833 Hermine Barreiron de Villamont (d'où lignée), et mourut à Maisonneuve-de-Balzac (Charente) le 3 novembre 1865.

LA GRANGE (comte puis marquis Édouard de). — *32-26, *32-33, *32-50, 33-33.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 512. Précisons que c'est aux Mousquetaires du roi que La Grange a été maréchal des logis en 1815. Le 19 septembre 1863, il note dans son carnet intime (coll. part.) : « J'apprends aujourd'hui par les journaux la perte de mon pauvre *Alfred de Vigny* après de si longues souffrances. Il est mort le 17 septembre, rue des Écuries-d'Artois, 6 ; il y habitait depuis plus de vingt-cinq ans. — Il est mort seul avec ses gens, peut-être quelque ami, il avait perdu sa femme l'an dernier. — Il avait un cancer à l'estomac. — *Éloa, Chatterton et Cinq-Mars* ! — Génie pur et élevé, faisant peu mais bien, ayant besoin d'un public d'élite et n'osant plus se risquer dans la bagarre littéraire au milieu de la cohue actuelle, mais écrivant toujours, il a dû laisser beaucoup de vers. »

LA GRANGE (comtesse puis marquise É. de). — *33-35.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 512. M. Olivier de Luppé a bien voulu nous communiquer la date de naissance précise de Mme de La Grange : le 20 mars 1801.

LAMARTINE (Alphonse de). — 32-10, *34-13.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 512-513.

LASSAILLY (Charles). — *31-85, *32-64, *35-25, 35-55.

Né à Orléans le 3 septembre 1806. — Mort à Paris le 14 juillet 1843.

Exemple typique des « enfants perdus » du Romantisme, sans cesse dépassés par leurs rêves, Lassailly, victime d'une croyance exaltée dans sa mission de poète, d'une vanité excessive et d'une surexcitation cérébrale consécutive à des travaux intensifs, au terme d'une brève existence de misère et d'échec, sombra dans la folie en 1840 et mourut trois ans plus tard. Confiants en son talent, d'illustres amis tentèrent vainement d'aider le malheureux : Gavarni, Karr, Balzac (qui voulut le prendre comme secrétaire en 1839), Lamartine et surtout Vigny qui l'assista jusqu'à sa mort avec une fidélité et une générosité dignes d'éloges. Lassailly, qui voulait réformer la littérature et fut tour à tour poète, romancier, critique (parfois remarquable), a surtout laissé *Les Roueries de Trialph notre contemporain avant son suicide* (1833), « le plus complet monument que nous ayons de la littérature Jeune-France » (H. Castille, *Les Hommes et les mœurs en France sous le règne de Louis-Philippe*, 1853).

Voir H. Lardanchet, *Les Enfants perdus du Romantisme*, Perrin, 1905, et M. Ambrière, « Dans le sillage de Lamartine et de Vigny. Lettres inédites d'un enfant perdu du Romantisme : Charles Lassailly », dans *Bretagne et Romantisme*, Brest, 1989.

LAURENT. — *30-58.

Parmi les personnages de ce nom habitant le 1^{er} arrondissement, donc susceptibles d'appartenir à la 1^{re} légion, le *Bulletin du Commerce* indique, pour cette date, un bottier au 20, rue de la Madeleine, et un marchand de meubles, au 16 de la même rue.

LEMARIN (Ernest). — 35-102.

Ce collaborateur de Mathieu n'a pu être identifié.

LEVAVASSEUR (Alphonse). — *31-6.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 515.

LISZT (Anna LAAGER, Mme Adam). — 35-117, *35-118, 35-119.

Née en 1788. — Morte à Paris le 6 février 1866.

Elle accourut de Hongrie pour soigner son fils, malade à Paris où il s'était installé en 1823. Mêlée à la vie parisienne, elle fut en relation avec tous les grands artistes et écrivains de l'époque. C'est elle qui éleva les trois enfants de Liszt et de Mme d'Agoult, et c'est chez Blandine, devenue Mme Émile Ollivier, qu'elle mourut.

LISZT (Franz). — *33-111.

Né à Raiding (Autriche) le 22 octobre 1811. — Mort à Bayreuth le 31 juillet 1886.

C'est probablement en 1833 que Vigny a fait connaissance du fameux pianiste et compositeur, avec lequel il semble s'être lié d'amitié, et qu'il aimait retrouver chez Berlioz.

LOÈVE-VEIMARS (L. Adolphe). — *35-20, 35-49, *35-54.

Né à Paris le 26 avril 1801. — Mort à Paris le 7 novembre 1854.

Littérateur et journaliste dont le plus grand titre de gloire est d'avoir introduit Hoffmann en France en publiant en 1829-1830 ses *Contes fantastiques* et *Contes nocturnes*. À la chute de l'Empire il avait accompagné ses parents, d'origine allemande, à Hambourg, mais revint bientôt à Paris. Il écrivit des articles dans *l'Album*, la *Revue encyclopédique*, le *Figaro*. En 1829, Véron, fondateur de la *Revue de Paris*, le recruta parmi ses collaborateurs, et à la fin de 1830 il fut chargé du feuilleton dramatique du *Temps* (où il fit paraître en 1835 un article très élogieux sur *Chatterton*). Homme du monde, brillant causeur, « plein de finesse », note la comtesse Dash dans ses *Mémoires des autres* (t. V, p. 49), Loève-Veimars était un habitué des salons parisiens. Fait baron par Thiers,

il fut envoyé en mission en Russie et entra dans la carrière des consulats. Longtemps en poste à Bagdad, il fut destitué en 1848, obtint le consulat de Caracas, revint en 1854 à Paris où il venait d'obtenir sa nomination à Lima lorsqu'il mourut. Loève-Veimars a laissé un nombre considérable d'ouvrages, entre autres de nombreuses traductions de contes et romans allemands (de Zschokke, Vandervelde, etc.), des résumés de littérature française et allemande. Il avait publié en 1833 un recueil de contes et nouvelles *Le Népenthès*, auquel Sainte-Beuve consacra une étude.

LUCAS (*Hippolyte-Julien-Joseph*). — *35-39, 35-42.

Né à Rennes le 20 décembre 1807. — Mort à Paris le 14 novembre 1878.

Journaliste et auteur dramatique, il fut en relation avec de nombreux écrivains et s'intéressa spécialement à ses compatriotes (Boulay-Paty, Brizeux, Souvestre, etc.). Il était venu de Rennes à Paris peu avant la révolution de juillet 1830 en compagnie de Boulay-Paty, avec lequel il composa un poème dramatique inspiré de Byron, *Le Corsaire* (publié en 1830). Il collabora à divers journaux et revues, *le Bon Sens*, *le Cabinet de lecture*, la *Revue du théâtre*, et fut chargé de la critique littéraire ou dramatique au *National* et surtout au *Siècle* pendant de nombreuses années. Il mourut en 1878, bibliothécaire à l'Arsenal. Il a publié un recueil de poésies, *Heures d'amour* (1844), des pièces de théâtre et plusieurs romans (*Le Cœur et le monde*, 1834, *L'Inconstance*, 1838, *Le Collier de perles*, 1845, etc.) et laissé un intéressant petit volume de *Portraits et souvenirs littéraires* (Plon, s.d.).

LUYNES (Amédée de). — *35-40.

Ce correspondant de Vigny n'est pas autrement connu que par la plaquette de vers qu'il lui adressa en 1835 : *Simplex Motifs. Romances, ballades et rondeaux*, qui connut deux éditions, chez Renduel en 1832, chez Delaunay en 1834.

MAGEN (Victor). — 35-45, 35-124.

Né à Paris le 28 mars 1808. — ?

Lorsqu'il obtint son brevet de libraire, le 1^{er} juin 1837, V. Magen exerçait son métier sans autorisation depuis plusieurs années, 21, quai des Augustins. Il fut déclaré en faillite le 27 août 1846 mais son brevet ne fut annulé que le 5 décembre 1859. Republicain militant de 1848 à 1851, il fut, après le coup d'État du 2 décembre 1851, désigné pour la déportation en Algérie, mais la mesure se transforma en simple expulsion. Magen se réfugia alors en Suisse, puis en Angleterre avant de rentrer en France en 1858 (AN, F¹⁸ 1797).

MAILLÉ (duchesse de). — *31-27, *31-47, *31-66, 35-26 D, 35-32.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 515-516.

MAIRE DU 1^{er} ARRONDISSEMENT DE PARIS (LE). — *31-29.

MARIE. — *34-20.

La destruction des Archives de la Garde nationale a rendu impossible l'identification précise de ce grenadier du 4^e bataillon de la 1^{re} légion.

MARLET (Jean-Henri). — 31-48.

Né à Autun le 18 novembre 1771. — Mort en 1847.

Ce peintre de l'École de Dijon, qui fut l'élève de Regnault, est surtout connu pour ses lithographies. Il a illustré l'*Histoire des Croisades* de Michaud, exécuté de nombreux portraits, dont celui de Jean-Toussaint Merle, et laissé une suite de soixante-douze lithographies sur le thème des *Tableaux de Paris*, fort recherchée.

MARMIER (Xavier). — *30-51.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 516.

MARTIN (Alexandre). — *32-36.

Nous n'avons pu trouver de renseignement précis sur ce sergent-major de la Garde nationale, les Archives de celle-ci étant perdues. L'*Almanach du commerce* a fourni son prénom et sa profession : il était pharmacien et exerçait à l'adresse indiquée par Vigny dans sa lettre.

MATHIEU. — 35-102.

Ce Mathieu, auquel Vigny envoya un exemplaire de *Chatterton* (voir p. 456), est difficile à identifier. Il semble peu probable qu'il s'agisse d'Adolphe Mathieu, qui fit paraître diverses pièces dans les *Keepsakes* et *Annales* (par exemple les *Annales romantiques* de 1831) et avait publié à Mons en 1830 des *Passe-temps poétiques*, dont une pièce est dédiée à Sainte-Beuve. En effet, ce poète belge, qui devint avocat à Mons et plus tard fonda plusieurs sociétés savantes, n'eut rien, semble-t-il, d'un « nouveau Chatterton ».

MENNESSIER-NODIER (*Marie-Antoinette*). — *35-67.

Née à Quintigny (Jura) le 22 avril 1811. — Morte à Fontenay-aux-Roses le 1^{er} novembre 1893.

Fille de Charles Nodier et de Liberté-Constitution-*Désirée* Charve, elle était née dans une maison appartenant à sa famille maternelle. Adolescente, elle accompagnait au théâtre son père. Quand celui-ci fut nommé bibliothécaire à l'Arsenal en 1824 et ouvrit salon, elle y parut très vite, et fut l'objet de nombreux éloges poétiques de la part des jeunes Romantiques (en particulier du sonnet d'Arvers). Fontaney s'éprit d'elle, mais n'osa pas se déclarer. Le 17 février 1830, elle épousa Jules Mennessier (né à Nancy en 1802), qui deviendra, en 1832, secrétaire du garde des Sceaux. Les jeunes mariés continuèrent à habiter à l'Arsenal ; de leur union naquirent trois filles et un fils. Elle publia en 1836 un recueil de poèmes : *Le Perce-Neige*. Aux *Scènes de la vie privée et publique des animaux*, publiées sous la direction de Stahl, avec des vignettes de Grandville (2 vol., 1842), elle collabora par un conte (son père, par deux). Son père mort (en janvier 1844), son mari (au mois d'août) fut nommé receveur particulier des finances à Château-Chinon, où elle l'accompagna ; puis ce fut Saint-Pol (en 1848), et Pont-Audemer (1853). Elle fit paraître, en 1867, un livre sur son père. Après la retraite de Jules Mennessier, en 1869, les époux habitèrent chez la plus jeune de leurs filles, receveuse des postes, d'abord à Nonant-le-Pin (dans l'Orne), puis (à partir de 1874) à Fontenay-aux-Roses. Elle perdit son mari en 1877, et vieillit auprès de sa fille, retraitée, et d'une autre de ses filles, venue les rejoindre.

MERLE (Jean-Toussaint). — *30-50.

Né à Montpellier le 21 juin 1783. — Mort à Paris le 27 février 1852.

Ce Provençal transplanté à Paris eut une vie accidentée. Appelé à Paris par son oncle, membre du Tribunat, il commença en 1803 comme surnuméraire au ministère de l'Intérieur, mais dès 1808 quitta son emploi pour se consacrer au journalisme et au théâtre. Enfant du Caveau moderne, Merle, de surcroît bel homme mis avec élégance, fit partie du groupe des gais vaudevillistes à la tête desquels se trouvait Désaugiers, écrivit en collaboration (avec Brazier et Dumersan notamment) un nombre considérable de pièces (la plupart pour le théâtre des Variétés), débuta dans le journalisme au *Mercury* et à la *Gazette de France*, et collabora également aux *Ermiles* de Jouy. De 1822 à 1826 il fut directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin (où triomphait Marie Dorval dont il s'éprit et qu'il épousa en 1829), prit en 1828 la direction du théâtre de Strasbourg et revint dès 1829 à Paris fort endetté, après cette deuxième expérience aussi désastreuse que la première. Cet homme bienveillant, insouciant de l'avenir, victime de sa commensalité facile, vécut toujours au-dessus de ses moyens et son mariage ne fit que l'encourager dans cette voie : il y avait chez eux « cette plaie rongeuse, le *coulage* », dit Th. Muret

(*Souvenirs et causeries d'un journaliste*, Garnier Frères, 1862, p. 54-56). « Toute la différence, c'est que chez l'un cette insouciance était calme et souriante, chez l'autre excentrique et échevelée, comme l'école dont elle tenait. »

J.-T. Merle ne varia jamais dans ses attachements politiques. Très dévoué à la Restauration, il fut l'un des conseillers intimes du prince de Polignac et Bourmont le prit comme secrétaire particulier lors de l'expédition d'Alger. Collaborateur de *la Mode*, il obtint après 1830 le feuilleton des grands théâtres à la *Quotidienne*. Homme d'esprit, « très instruit des choses de théâtre, sans être précisément un érudit, esprit judicieux, écrivain élégant sans avoir la façon de Jules Janin ni le nerf de Rolle, il était, avec ses deux collègues de ce temps-là, le critique le plus lu et le plus autorisé, surtout pour tout ce qui concernait le théâtre français, le vieux répertoire et la *tradition* » (J. d'Arçay, *Indiscrétions contemporaines*, Calmann-Lévy, 1884, p. 184 sq.).

Sa fin de vie fut triste, accablée par la maladie, bientôt par la paralysie. Après la mort de Marie Dorval, il vécut avec le ménage Luguet (Caroline Dorval avait épousé le comédien René Luguet), puis il finit ses jours chez sa sœur. Il avait publié, outre ses nombreux vaudevilles, *Anecdotes historiques et politiques pour servir à l'histoire de la conquête d'Alger en 1830* (Dentu, 1831-1832) et *Chambord* (Canel, 1832).

MEYENDORFF (Pierre Casimirovitch, baron de). — 33-18, 35-38 D.

Né le 5 août 1796. — Mort à Saint-Pétersbourg le 19 mars 1863.

Officier et diplomate russe, il était « très instruit ayant beaucoup étudié les littératures primitives et ayant une très jolie femme » (Mérimée, *Correspondance*, t. I, p. 261, 20 décembre 1833).

Descendant d'une famille saxonne établie en Russie depuis plusieurs générations, fils d'un général de cavalerie, il fit, comme officier d'état-major, les campagnes de 1812 à 1814, puis embrassa la carrière diplomatique ; chargé d'affaires à La Haye, secrétaire de légation à Madrid, puis conseiller d'ambassade à Vienne, il devint en 1832 ministre plénipotentiaire à Stuttgart. Mais il séjournait volontiers à Paris, ainsi que sa femme, demeurant 38, rue de Bellechasse. Il fut ensuite ambassadeur à Berlin de 1839 à 1850, puis à Vienne jusqu'en 1854. Il fut alors nommé grand veneur de la cour, membre du conseil de l'Empire, puis en 1857 chef du cabinet privé du tsar Alexandre II.

C'est Édouard de La Grange qui le présenta à Vigny en mai 1829 : « Il a vu sir Walter Scott [...] qui] l'a prié de me voir et de me dire qu'il ne lisait d'autre livre français que *Cinq-Mars* » (Pl., t. II, 1948, p. 891).

MICHAUD (Bernard). — *35-50.

Né à Péreuil le 17 juillet 1809. — ?

Régisseur du Maine-Giraud de 1803-1831 à 1848, allié aux Soulet, autre famille de régisseurs du Maine-Giraud. (Son frère Jean, notamment,

épousa à Champagne-de-Blanzac le 8 février 1841 Marie Soulet, sœur de Philippe.) En 1852, il demeurait à Bécheresse.

MONTALEMBERT (Charles FORBES, comte de). — *31-5, *31-19, *31-23, *31-26.

Né à Londres le 29 mai 1810. — Mort à Paris le 12 mars 1870.

Son père, émigré et attaché à l'état-major des troupes britanniques, fut choisi en 1814 pour annoncer à Louis XVIII son avènement, et fut ensuite diplomate et pair de France ; sa mère appartenait à une famille d'Écosse. Au collège Henri-IV, il se lia avec l'aumônier, le P. Lacordaire ; il fut présenté à Vigny un mercredi d'avril 1830. Il fit partir du comité de rédaction de *l'Avenir* (16 octobre 1830 - 15 novembre 1831) ; dès février 1831, il fut question de la collaboration de Vigny « pour y faire de la littérature ». En avril 1831, il ouvrit avec Lacordaire une école publique sans autorisation, ce qui lui valut des poursuites judiciaires ; mais la mort de son père lui donnant accès, par droit d'hérédité, à la Chambre des Pairs, il s'y défendit, et ne fut condamné qu'à 100 F d'amende ; ce fut le début d'une longue carrière d'orateur. Il épousa en 1836 une demoiselle de Mérode. Favorable à la liberté de la presse et aux nationalités, mais ne cessant de combattre l'Université, il incarna le *parti catholique*, qui ne laissait à part que les ultras de *l'Univers*. En 1848, il se montra favorable à la République, mais, à la Constituante où il fut élu, il siégea à l'extrême droite. En 1852, il fut candidat du gouvernement à la Chambre ; mais, prenant ses distances, il ne fut pas réélu en 1857 et, en 1858, fut condamné pour un article dans le *Correspondant*. Il avait été élu à l'Académie française en 1852. Devenu le chef des catholiques libéraux, il ne cessa durant ses dernières années de batailler contre Veuillot, chef des ultramontains. À la veille de sa mort, et à l'approche du concile de Vatican, il se prononça contre l'infailibilité du pape. Outre une traduction du *Livre des pèlerins polonais* de Mickiewicz (1833, mis à l'index), il écrivit de nombreux ouvrages d'hagiographie ou de polémique. Son livre le plus important est sans doute son histoire des *Moines d'Occident depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard* (5 vol., 1860-1867, et 2 vol. posthumes, 1877).

MONTCALM (marquise de). — *32-14.

Voir *Corr.*, t. I, p. 519.

MOREAU (Pierre-Jacques ROULLIOT, dit Hégésippe). — *35-115.

Né à Paris le 9 avril 1810. — Mort à Paris le 20 décembre 1838.

Hégésippe Moreau a eu une certaine gloire posthume, dont s'irritait déjà Baudelaire, très sévère pour cet « enfant gâté qui ne méritait pas

de l'être » et dont la poésie, selon lui, était faite de « poncifs voiturés ensemble ». Son recueil de contes et de vers, *Le Myosotis*, fut publié avec succès en 1838 et réédité en 1840. Ce Chatterton faible, malheureux et malade, rêveur et insouciant, manquait certes de souffle, mais on découvre parfois dans cette poésie mineure quelques éclairs d'inspiration.

MUSSET (Alfred de). — 31-32, 31-65, 32-48.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 521.

NARBONNE (comtesse de). — *31-35.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 521.

OGIER-DESGENTIS dit DE LERCE (*Pierre-François-Marguerite*). — *35-1, 35-2 D, *35-4.

Né à Bordeaux en 1797. — ?

Ogier-Desgentis, neveu de Stanislas-Auguste Ogier-Desgentis, directeur de l'Enregistrement à Blanzac, était lui-même directeur des Postes à Blanzac, où il avait épousé le 21 février 1814 Marie-Marthe-Julie-Élisabeth Ogier-Desgentis-Châteaubrun, fille du maire. Il habita ensuite Pérignac où son épouse mourut le 28 août 1856.

ORGLANDES (Armand-Gustave-Camille, comte d'). — 32-34 D.

Né en 1798. — Mort à Paris le 11 février 1871.

Fils de Camille comte d'Orglandes (1767-1857), pair de France, et d'Anne-Catherine d'Andlau (1773-1855), petite-fille d'Helvétius, correspondante et parente de Chateaubriand, il fut l'ami d'enfance de Vigny (voir *Mémoires inédits*, p. 61). Capitaine aux lanciers de la Garde royale, conseiller général de l'Orne durant de longues années, leurs relations amicales demeurèrent étroites toute leur vie, mais malheureusement la quasi-totalité de leur correspondance a disparu.

Voir Albert de Luppé, « Lettres inédites d'Alfred de Vigny à Camille d'Orglandes », *le Correspondant*, 25 décembre 1923, p. 1115-1118.

ORTIGUE (*Joseph-Louis* d'). — *32-35.

Né à Cavaillon le 22 mai 1802. — Mort à Paris le 20 novembre 1866.

Avocat puis juge-auditeur à Apt (1828), il monta à Paris pour collaborer à divers journaux : *la Quotidienne*, *l'Avenir*, *la Revue de Paris*. Professeur de chant au lycée Henri-IV, il fut surtout musicologue : *Du Théâtre italien et de son influence sur le goût musical français* (1840),

Dictionnaire liturgique du plain-chant et de la musique d'église (1854). Il s'était fait remarquer comme critique avec *Le Balcon de l'Opéra* (1833) qui contient une biographie de Berlioz. En 1834, il avait publié un roman, *La Sainte Baume*. Royaliste et catholique, il fut très lié avec Lamennais et surtout avec Berlioz, à qui il succéda en 1863 comme critique musical du *Journal des débats*.

PAPION DU CHÂTEAU (Pierre-Nicolas-Ferdinand PAPION, dit baron). — 32-3.

Né à Tours le 4 janvier 1796. — Mort à Sainte-Radegonde, près de Tours, en 1876.

Il appartenait à une grande famille de manufacturiers de soie de Tours (la maison Papion du Château est citée par Balzac au début du *Lys dans la vallée* ; son vaste jardin se trouvait à l'emplacement de l'actuel palais de justice de Tours). Lieutenant dans la compagnie de Grammont des gardes du corps du roi sous la Restauration, il fut nommé capitaine lors de la dissolution de ce corps (juillet 1830), puis mis en congé (août 1830). Il reprit du service en Algérie de 1843 à 1845. Homme de lettres, il collabora régulièrement au *Chansonnier des grâces*, de 1826 à 1840. En plus des *Messéniennes polonaises* (1832) et des *Esquisses poétiques* (1833), citées en note de la lettre que Vigny lui a adressée, il publia un *Recueil de poésies* (1862). Il était très lié avec Gérard de Nerval.

Voir Nerval, *Œuvres complètes*, éd. sous la dir. de C. Pichois et J. Guillaume, Gallimard, « La Pléiade », t. I, 1989, p. 1932 et *passim*.

PARDEILHAN-MÉZIN (Jean). — *33-102.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 522-523.

PÉHANT (*Émile-Jules-Fulgence*). — *33-105, *33-106, *35-78, 35-113, 35-129.

Né à Guérande le 19 janvier 1913. — Mort à Nantes le 6 mars 1876.

Fils de Jean-Claude Péhant, chirurgien à Guérande, et Victoire-Jeanne-Agathe Étiennez, son épouse. Son père étant mort en 1817, sa mère avait obtenu un bureau de tabac pour l'aider à élever ses trois enfants ; Émile Péhant fit ses études au petit séminaire de Guérande, puis au lycée de Nantes. Il vint à Paris faire son droit et tenter la carrière des lettres ; il y retrouva son ami Pitre-Chevalier. Après un roman, *Les Deux Jeunes Filles*, qui ne trouva pas d'éditeur, Péhant se mit sous la protection de Vigny et publia en 1834 (*BF*, 13 décembre 1834) chez Ébrard un recueil de *Sonnets*, 114 sonnets dont sept sont dédiés « À M. le comte Alfred de Vigny ». Il voulut provoquer en duel Gustave Planche après son article sur *Chatterton*. Vigny, pour l'arracher à la

misère, intervint auprès de Villemain et Salvandy, et le fit nommer professeur de rhétorique au collège de Vienne. Il s'y lia avec le jeune Ponsard. En 1837, il fut nommé au collège de Tarascon où il eut pour élève Joseph Roumanille. Revenu à Paris en 1838, il obtint l'année suivante une place de chef de bureau à la mairie de Nantes. En 1842, il épousa Céleste Robin. Il tenta encore de faire fortune à Paris et fut reçu au serment d'avocat à la Cour de Paris le 24 mai 1844. Mais il dut revenir à Nantes, où il fit représenter au Grand Théâtre le 10 mars 1846 un vaudeville, *Une nièce à marier*. Nommé en 1848 bibliothécaire de la ville de Nantes, il se consacra à l'enrichissement et au catalogage (6 vol., 1859-1874) de la Bibliothèque publique de Nantes. Un article de Joseph Rousse dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* (juillet 1867) vint arracher Péhant à son obscurité et le ramener à la poésie. Péhant se mit alors avec ardeur (jusqu'à 600 vers par jour) à rimer une grande chanson de geste bretonne sous le titre général d'*Olivier de Clisson, ou la Bretagne au XIV^e siècle*, dont deux parties seulement virent le jour : *Jeanne de Belleville* (Nantes, 1868) et *Jeanne la Flamme* (Paris, L. Hachette, 1872), cette dernière précédée de lettres adressées à l'auteur par Ponsard, Vigny, Musset, Sainte-Beuve, Hugo, etc. En 1875, Péhant donna une nouvelle édition de ses *Sonnets et poésies*, préfacée par Victor de Laprade.

Voir Léon Séché, *Alfred de Vigny*, t. I, p. 227-339.

PITRE-CHEVALIER (Pierre CHEVALIER, dit). — 35-101.

Né à Paimbœuf le 16 novembre 1812. — Mort à Paris le 15 juin 1863.

Pitre-Chevalier (Pitre étant la traduction bretonne de Pierre), ami des lettres et caractère indépendant, débuta dans la littérature par un poème, *Anna*, publié dans la *Revue de Paris*. En 1837 il devint rédacteur en chef du *Figaro*, après le départ d'Alphonse Karr, et à partir de 1845 dirigea le *Musée des familles*. Ses romans (*Les Jeunes Filles, mystère*, 1835 ; *Donatien*, 1838), son *Histoire de la Bretagne*, ses comédies-vaudevilles connurent un grand succès. Il avait eu en 1835 (avec l'aide de Vigny qui fut témoin à son mariage) la bonne fortune d'épouser Marie-Rose Decan de Chatouville, fille du procureur général près le Parlement de Paris et auteur de nouvelles (sous le pseudonyme de « Lady Jane »), et eut une vie heureuse et aisée. Grâce aux bénéfices qu'il dut au *Musée des familles*, il fonda près de Trouville la station de Villers-sur-Mer. Dans son appartement somptueux de la rue des Écuries-d'Artois, il recevait le Paris mondain, littéraire et artistique.

Voir Séché, *Alfred de Vigny*, *Mercure de France*, 1913, t. I, p. 233 sq.

PLANCHE (Jean-Baptiste-Gustave). — *30-54, *30-56, *31-77, *32-32, *32-37, *32-46, 32-47, *32-52, *33-60, *35-48.

Né à Paris le 16 février 1808. — Mort à Paris le 18 septembre 1857.

Fils d'un pharmacien qui fonda en 1809 le *Journal de Pharmacie*, Gustave Planche s'empessa d'abandonner les études de médecine qu'il

avait entreprises contre son gré. Sainte-Beuve, qu'il connaissait depuis le collège, le présenta à Victor Hugo. Il rencontra Vigny et Deschamps, se fit d'abord critique d'art puis se tourna vers la critique littéraire. Au *Globe*, au *National*, à la *Gazette littéraire*, il ne réussit pas à s'implanter, et ses démarches pour obtenir une chaire de littérature anglaise à la Sorbonne ou au Collège de France échouèrent. Vigny avait tenté de l'aider et c'est lui qui l'introduisit à la *Revue des deux mondes* dont il devint un collaborateur assidu. En août 1833 il se battit en duel avec Capo de Feuillide qui avait attaqué George Sand, mais elle le trouva encombrant. Il s'éprit sans succès de Marie Dorval et sa hargne contre *Chatterton* eut sans doute des raisons encore plus sentimentales que littéraires. Il fit alors un séjour en Angleterre. De septembre 1840 à juillet 1845, grâce à un héritage, il abandonna la *Revue des deux mondes* et voyagea en Italie, mais il reprit ensuite sa collaboration. Le Prince-Président lui offrit la direction des Beaux-Arts, qu'il refusa. Il renonça aussi à se présenter à l'Académie française. Sa vie de bohème s'acheva dans la décrépitude physique. Ses articles furent réunis dans plusieurs recueils (*Portraits littéraires*, *Portraits d'artistes*, *Études sur les arts...*). Aigri par la solitude et les déceptions sentimentales, envieux et plein de contradictions, ce « prince des pères fouetteurs » (Ph. Audebrand) fut un critique redouté. Esprit cultivé mais faillible, puriste ennemi du lyrisme et de la grandiloquence, Planche fut bien tel que le définit M. Regard « l'adversaire des Romantiques ».

Voir M. Regard, *Gustave Planche (1808-1857)*, 2 vol., Nouvelles Éditions Latines, 1956.

PONS (Marie-Jeanne-Antoinette GIROD DE MONTROND, comtesse de). — *34-56.

Née à Avallon le 15 août 1778. — Morte à Paris le 2 juin 1859.

La mère de Gaspard de Pons avait épousé à Avallon le 30 mars 1797 le comte Antoine-Louis de Pons (1774-1867). La lettre qu'elle adressa à Vigny en 1834 indique qu'elle était sans doute fort dévote. Après la mort de son épouse et de son fils unique (1861), Antoine-Louis de Pons, lieutenant-colonel en retraite, adopta Maxime Lefèvre-Deumier, à qui il transmit son nom et son titre.

REEVE (Henry). — *35-14.

Né à Norwich le 9 septembre 1813. — Mort à Brockwood le 21 octobre 1895.

Cet Anglais, lettré doublé d'un juriste, eut des liens privilégiés avec la société parisienne et les écrivains romantiques. Dès 1820, se trouvant à Paris avec sa mère, il assista aux représentations de Talma. Après avoir achevé ses études à Genève, il voyagea, séjourna en 1832 à Paris

où il rencontra Hugo et Ballanche, et surtout effectua un second séjour qui lui donna l'occasion pendant plus de deux ans (1835-1837) de se mêler aux milieux littéraires, grâce à Barbier (dont il avait fait la connaissance lors du séjour du poète en Angleterre, en 1833) et grâce à Vigny à qui le présenta Amédée Prevost, son ami genevois, le 14 janvier 1835. Il se rendit souvent aux mercredis poétiques de Vigny (lui-même écrivit quelques vers) et fréquenta le salon des Circourt, où il connut Lacordaire, Montalembert et Tocqueville (dont il traduisit l'ouvrage, *De la démocratie en Amérique*). En 1837 il rentra à Londres pour faire partie du Conseil privé, où il siégea jusqu'en 1880. Rédacteur du *Times* à partir de 1840, il dirigea l'*Edinburgh Review* de 1858 à sa mort. Après 1848 il fut le confident des princes d'Orléans. À sa mort, le duc d'Aumale prononça son éloge (dans la séance du 16 novembre 1895) à l'Académie des Sciences morales et politiques dont il était devenu membre associé étranger.

Reeve a laissé d'intéressants *Mémoires* où il est, à différentes reprises, question de Vigny. Lors du voyage en Angleterre de 1838, il introduisit le poète dans la société littéraire de l'Angleterre, en particulier chez les Austin (il était le neveu de Sarah Austin que Vigny revit souvent à Paris lorsqu'elle vint s'y établir).

Voir E. Dupuy, *Alfred de Vigny*, 1914, t. I, p. 49 sq., et t. II, p. 72 sq.

RESSÉGUIER (Jules de). — *32-38, 35-62.

Voir *Corr.*, t. I, p. 526.

RICOURT (Achille). — *31-78.

Né à Lille en 1797. — Mort à Paris en 1879.

Après des études d'architecture à l'École des Beaux-Arts de Paris, il fonda en 1818 une maison d'édition lithographique ; il fut le premier éditeur de Daumier. Il fonda le 6 février 1831 l'*Artiste*, qu'il dirigea jusqu'en 1838, date à laquelle il fit faillite avec un passif de 100 000 F. Ruiné, il se tourna vers le théâtre, fonda en 1851 une école lyrique, et dirigea le théâtre de la rue de La Tour-d'Auvergne jusqu'à sa disparition, en 1863.

ROBERT (Antoine-Charles-Maurice). — *31-98.

Né à Paris le 1^{er} avril 1777. — Mort à Paris le 12 décembre 1840.

Nommé le 1^{er} juin 1825 quatrième conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, il devint en juillet 1828, troisième conservateur, tandis que Louis Aimé-Martin devenait quatrième conservateur à sa place. Il

demeurait à la Bibliothèque et prêta des livres à Vigny, Chateaubriand, Lourdoueix, Buchez, avec lequel son fils fut très lié (voir *Corr.*, t. 1, p. 526).

ROCHER (Joseph). — *31-45.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 527.

ROGER DE BEAUVOIR (Eugène-Augustin-Colas ROGER dit E.). — *33-10, *33-12, 33-13.

Né à Paris le 28 novembre 1807. — Mort à Paris le 17 août 1866.
Fils de Nicolas Roger et de Marie-Geneviève-Françoise de Bully, il avait fait ses études chez les oratoriens de Juilly, les jésuites de Saint-Acheul et enfin au lycée Henri-IV où il fut condisciple d'Alfred de Musset. Il avait dû renoncer à se faire appeler Eugène Roger de Bully, à cause de son oncle de Bully, député du Nord, et avait pris le pseudonyme de Roger de Beauvoir, d'après le nom d'une propriété familiale en Normandie. Après un essai de carrière diplomatique, il se lança dans le dandysme, la débauche et les soupers fins, et fut un des plus fameux viveurs des années 1830 ; cette existence, prolongée bien au-delà de la jeunesse, le laissa au bord de la ruine à l'heure de la vieillesse. Il débuta en littérature en 1832 par un roman, *L'Écolier de Cluny ou le Sophisme*, d'où Dumas et Gaillardet tirèrent leur drame *La Tour de Nesle*, et qui fut suivi par de nombreux volumes de contes, nouvelles et romans historiques. Une des nouvelles de *L'Eccellenza, ou les Soirs au Lido* (1833), « La Bague du Marquis », est dédiée à Vigny, tout comme le seront le long poème initial « Svaniga », du volume de vers *La Cape et l'Épée* (1837), ainsi que le poème « Les Poètes » de *Colombes et Coulevres* (1853). Outre des recueils de poésies, des pièces de théâtre — la plupart en collaboration —, Roger de Beauvoir a fourni à une foule de journaux et revues des articles, courriers, feuilletons et comptes rendus. Il épousa le 7 janvier 1847 une actrice de la Comédie-Française, Éléonore-Léocadie Doze (1822-1859), contre laquelle il intenta deux ans plus tard un procès en séparation pour adultère ; mais le jugement fut prononcé contre lui, et ses enfants lui furent retirés ; il raconta en vers satiriques ses mésaventures dans *Mon Procès* (1850), qui lui valut d'être condamné à deux mois de prison. En 1858, il tenta, avec un acteur déguisé en secrétaire général de la préfecture de police, de reprendre ses enfants ; il fut condamné à un an de prison, malgré l'éloquence de son défenseur, M^e Charles Lachaud. Atteint d'hydropisie en 1861, Roger de Beauvoir donna en 1862 un dernier recueil de poèmes, *Les Meilleurs Fruits de mon panier*, où « Le Val de l'Osaya » est dédié à Vigny. Ses *Mémoires* n'ont pas été publiés, à l'exception de souvenirs préfacés par Alexandre Dumas, *Profil et charges à la plume*, *Les Soupeurs de mon temps* (1868).

Voir Dupuy, t. II, p. 147-161.

ROQUES (Adrien). — 35-127.

L'un des nombreux jeunes gens qui écrivirent à Vigny après *Chatterton*. Si dans de nombreux cas cette correspondance fut sans lendemain, Vigny garda le contact avec Adrien Roques dont l'adresse figure dans son carnet de 1841 (Arch. Sangnier) : chez M. Semen libraire à Moscou.

ROUSSEAU (René-Achille). — *32-55.

Né à Saint-Georges-des-Sept-Voies (Maine-et-Loire) le 4 mars 1805. — Mort à Montigné-le-Brillant (Mayenne) le 13 août 1857.

Cet apôtre du P. Enfantin signa plusieurs chants saint-simoniens, dont *Je ne veux plus être exploité*, *Peuple fier, peuple fort* ou *Retraite de Ménilmontant*. *Le Retour du Père*, mis en musique par Félicien David. Il écrivit également, en collaboration avec Massol, une *Explication de la religion saint-simonienne* (Nantes, V. Manque, 1833).

SAINT-FÉLIX (Jules de). — *35-28.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 527.

SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin). — *31-43, *31-54, 31-70, 31-100, *33-61, *33-62, 34-26 D, *34-27, *34-40, *34-54, 35-10 D, *35-16, *35-41, *35-97, 35-98, *35-121.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 528-529.

SAND (Amandine-Aurore-Lucie DUPIN, épouse DUDEVANT, dite George). — 33-73 D.

Née à Paris le 12 messidor an XII (1^{er} juillet 1804). — Morte à Nohant le 8 juin 1876.

Vigny a connu George Sand au début de 1833, quand la romancière s'est liée d'amitié avec Marie Dorval. À l'exception d'une soirée où Vigny a raccompagné George Sand pour provoquer la jalousie de sa maîtresse, leurs relations seront plutôt froides et distantes, voire méprisantes de la part de Vigny qui livre à son journal des réactions hostiles. En 1861, il soutiendra cependant la cause de George Sand lors de l'attribution du prix biennal de l'Académie française.

SILVESTRE (Louis-Catherine, dit Adolphe). — *34-42, *34-48, *34-49, *34-50, *34-51 M.

Né à Paris le 1^{er} octobre 1792. — Mort à Chatou le 26 août 1867.

Fils de Jean-Charles Silvestre (libraire installé rue Neuve-des-Bons-Enfants en 1797, démissionnaire en 1827 et remplacé par Mme Delion),

ce polytechnicien (promotion 1812) se détourna de la voie militaire pour reprendre la salle des ventes de livres acquise par son père, rue des Bons-Enfants, n° 30, où l'on vendait aussi des autographes, estampes et vignettes. Il augmenta considérablement la clientèle et acquit une réputation européenne, mais il connut des difficultés financières qui le firent se retirer des affaires en 1847. Ce bibliophile distingué, qui introduisit des marques (gravées en taille-douce et imprimées en relief selon un procédé secret) dans le texte de l'avant-dernière édition du *Manuel du libraire* de Brunet, afin d'embarrasser la contrefaçon belge, fit réimprimer divers ouvrages rares et anciens, publiés d'après les manuscrits originaux.

SOULIÉ (Augustin). — *30-45, *30-49, *31-1, *31-25, *32-18, 32-51, 33-50 D, *34-15, *34-36, *34-39, 35-35.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 529.

SOUMET (Gabrielle). — *33-8.

Née à Paris le 17 mars 1814. — Morte à Paris le 16 mai 1886.

Fille unique d'Alexandre Soumet, elle récitait des vers dans le salon de son père et composa à neuf ans un chant biblique en prose. En 1834, elle épousa J. Beuvain, natif d'Altenheim (Bas-Rhin), et commença sa carrière littéraire par une nouvelle parue dans le *Livre rose*. Elle signa ses nombreux ouvrages souvent de ses deux noms, Soumet et d'Altenheim (ou Daltenheym) : des nouvelles (*Les Filiales*, 1836) ; un roman poétique en vers *Berthe Bertha* (1843) ; des poèmes, dont *Les Anges d'Israël, ou les Gloires de la Bible* (1856), *La Croix et la Lyre* (1858) ; quantité de récits d'histoire et anecdotes édifiantes à l'usage de la jeunesse, etc. Elle collabora avec son père à deux tragédies, *Le Gladiateur* (Théâtre-Français, 24 avril 1841) et *Jane Grey* (Odéon, 30 mars 1844).

SOUVERAIN (Jean-Denis dit Hippolyte). — *35-66, *35-68, *35-69, *35-70, *35-74, *35-79, *35-80, 35-83, *35-114, *35-123.

Né à Dijon le 1^{er} octobre 1803. — Mort à Nice le 21 janvier 1880.

Après avoir été commis chez un libraire de Dijon, il vint à Paris et effectua un stage chez Roret, avant de s'installer à son compte, 5, rue des Beaux-Arts, en 1830. Il éditait de nombreux romans de Balzac, George Sand, Frédéric Soulié, Paul de Kock.

SOUZA (Adélaïde FILLEUL, épouse de). — *31-72, *31-73, *31-75, *31-76, 31-81 D, *31-82, *31-83, *31-87, *31-99, *31-101, *31-102.

Née à Paris le 14 mai 1761. — Morte à Paris le 19 avril 1836.

Mariée en 1779 à Alexandre-Sébastien de Flahaut de La Billarderie (né en 1726), elle se lia à Talleyrand, tint un salon de 1786 à 1791, puis

émigra à Londres en 1792 ; son mari fut guillotiné en 1793. Elle voyagea en Suisse (1794) ; en Allemagne avec Louis-Philippe, duc d'Orléans (en tout bien tout honneur..., 1795), puis rentra à Paris en 1797. On la vit dans le salon de Mme Tallien et de Mme de Beauharnais. Elle épousa en 1802 José-Maria de Souza Botelho (1758-1825) qu'elle avait rencontré à Hambourg, et qui édita les *Lusiades* de Camoens en 1817. De 1793 au début des années 1820, elle multiplia les romans ; ses *Œuvres complètes*, en six volumes, parurent en 1821-1822 ; *La Duchesse de Guise*, drame en trois actes, vint s'y adjoindre au début de 1832. Son fils, Charles-Joseph de Flahaut (1785-1870, en fait le fils de Talleyrand), officier de l'état-major de Bonaparte, avait eu, en 1811, d'Hortense de Beauharnais, un fils, Charles-Auguste, inscrit sur les registres de l'état civil comme le fils d'Auguste Demorny et de Louise Fleury (le futur duc de Morny) ; émigré en Angleterre de 1815 à 1827, il y épousa en 1817 la fille de Lord Keith ; rappelé définitivement par Louis-Philippe en 1830, il retrouva son rang de général de division, et siégea à la Chambre des Pairs.

Voir baron André de Maricourt, *Mme de Souza et sa famille*, Émile Paul, 1907.

SPONTINI (*Gaspare*-Luigi-Pacifico). — *31-2, 31-3.

Né à Majolati, près de Jesi (marche d'Ancône) le 14 novembre 1779. — Mort à Majolati le 24 janvier 1851.

D'une famille pauvre, mais refusant de s'engager dans la prêtrise, il fit ses études musicales à Naples. De 1795 à 1802, il donna ses premiers opéras à Rome, Naples, Palerme, Venise, puis s'installa à Paris en 1803. Multipliant les opéras-comiques, musicien attitré de Joséphine, il triompha en décembre 1807 avec *La Vestale* (livret de Jouy). De 1810 à 1812, il fut directeur du Théâtre-Italien, mais se brouilla avec Napoléon. Rallié à la Restauration, naturalisé français en 1817, mais en butte à de nombreuses attaques, il accepta, en 1820, un contrat de dix ans, à Berlin, comme directeur général de la musique. Il y resta jusqu'en 1842 (non sans revenir de temps à autre à Paris), mais fut constamment en rivalité avec Weber, puis Meyerbeer, qui lui succéda. Il revint à Paris de 1842 à 1847 puis, devenu sourd, finit sa vie dans sa ville natale.

TABUTEAU (*Jean-Louis-Didier*). — *35-6, 35-82 D.

Né à Châteauneuf (Charente) le 27 novembre 1802. — Mort à Châteauneuf le 18 septembre 1842.

Notaire à Châteauneuf de 1829 à sa mort, Me Tabuteau avait épousé à Blanzac, le 20 septembre 1832, Adeline Tilliard (née à Blanzac le 2 juin 1807), sœur du notaire de Blanzac, Me Jean Tilliard.

TASTU (*Amable-Sabine-Casimir VOÏART*, Mme Joseph). — *32-57, *32-59.

Née à Metz le 30 août 1795. — Morte à Palaiseau le 11 janvier 1885.

Elle avait épousé en 1816 Joseph Tastu, imprimeur à Perpignan. Ils s'étaient établis à Paris où elle tenait salon, tandis qu'il imprimait. Ruiné par la révolution de Juillet, l'imprimeur devint bibliothécaire, la femme de lettres se consacrant surtout à la littérature enfantine. Trois fois lauréate des Jeux floraux (1821-1823), elle a collaboré à tous les recueils poétiques de la Restauration. Ses *Poésies*, ornées de vignettes par Achille Devéria (1826), ont été rééditées en 1832 (*BF*, 15 décembre). Elle a donné un *Cours d'histoire de France* (2 vol., 1836-1837). Bien oubliée maintenant, elle avait l'estime et même l'admiration de beaucoup de ses contemporains. Sainte-Beuve a cité ses vers avec éloge dans un article recueilli dans les *Portraits contemporains*.

TILLIARD (Jean). — *34-52, 34-53 D, *35-5.

Né à Blanzac (Charente) le 22 février 1793. — Mort à Péréuil (Charente) le 27 novembre 1858.

Fils de Jean Tilliard, notaire à Blanzac, il reprit l'étude de son père à sa mort en 1816. Jusqu'à la cession de sa charge en 1838, il fut l'un des interlocuteurs privilégiés de Mme Léon-Pierre de Vigny, puis de son fils Alfred, qui lui avaient confié leurs intérêts. Le 6 juin 1822, il avait épousé Marguerite-Françoise-Virginie Ogier-Desgentis. À sa charge de notaire, il ajouta les mandats de maire de Blanzac et de conseiller général de la Charente.

TOUSSAINT. — *33-54.

Employé de bureau de la Chancellerie de la Légion d'honneur.

TRIQUETI (*Henri-Joseph-François*, baron de). — *34-34.

Né à Conflans (Loiret) le 24 octobre 1807. — Mort à Paris le 11 mai 1874.

Après avoir débuté sans vrai succès dans la peinture en 1831, il s'orienta vers la sculpture, produisant des groupes et des reliefs d'inspiration religieuse et historique. En 1833, il fut particulièrement remarqué pour son œuvre *La Ville de Paris personnifiée sous la figure de la Charité secourant les victimes du choléra*, qui en fit l'un des tenants de la nouvelle école en sculpture. Son goût pour l'orientalisme le rapprocha de Vigny alors que ce dernier préparait *Daphné*. À partir de 1840, il connut un succès continu, marqué notamment par les portes de bronze de l'église de la Madeleine et le tombeau du duc d'Orléans.

TRUDIN (*Jean-François-Antoine*). — *30-47.

Né à Boulogne-sur-Mer le 17 août 1785. — Mort à Paris le 16 septembre 1849.

Employé au ministère de la Marine, il épousa en 1822 Arsène-Philippine-Claudine de Laroche, fille d'Antoine-Joseph de Laroche, décédé, ancien chef de bureau à ce même ministère. Il devint lui-même sous-chef de bureau en 1830. Au 4^e bataillon de la 1^{re} légion de la Garde nationale parisienne, il fut d'abord (ayant été élu lieutenant) secrétaire du conseil de discipline, puis (étant élu capitaine) rapporteur de ce même conseil de discipline.

VALLEY. — 35-94.

Ce correspondant (éphémère), en relation avec le ménage Vigny en 1835, n'a pu être identifié.

VAN PRAËT (*Joseph-François-Bernard*). — *32-31, *32-61.

Né à Bruges le 27 juillet 1754. — Mort à Paris, à la Bibliothèque royale, le 5 janvier 1837.

Fils d'un imprimeur-libraire de Bruges, il avait fait ses études à Arras, s'étant très jeune passionné pour les livres. À Paris, vers 1779, il travaillait chez les frères de Bure et publia des études, en particulier sur Colard Mansion, imprimeur à Bruges au xv^e siècle ; il collabora au catalogue de la Vente La Vallière. Engagé à la Bibliothèque royale, comme « écrivain aux Imprimés », le 1^{er} juillet 1784, il y consacra sa vie, sous tous les régimes, jouant un rôle essentiel dans son développement, dirigeant les Imprimés, sous divers titres de 1795 à sa mort. Sous la Restauration et la monarchie de Juillet, il prêtait fort libéralement — trop peut-être — des livres aux écrivains et gens de lettres, les inscrivant lui-même d'une écriture souvent indéchiffrable, sur de gros registres de prêt. Son ouvrage le plus connu est le *Catalogue des livres imprimés sur velin de la Bibliothèque du Roi* (5 vol., 1822-1828).

VERDIER. — *35-73.

Négociant à Bordeaux, beau-frère de Jean Blais qui avait épousé sa sœur Marie Verdier. Blais, né à Saint-Bonnet le 21 novembre 1797, propriétaire du domaine du Maine-Sérier, voisin du Maine-Giraud, domicilié ensuite à Aubeterre, devint à partir de 1849 l'adjoint du maire à Champagne-de-Blanzac, où il mourut le 30 septembre 1877.

VICENCE (duchesse de). — *35-89.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 532.

VIEL-CASTEL (Horace de). — 32-8.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 533.

VIGNY (Mme Léon-Pierre de). — *31-9, *31-10, *31-11, *31-39, *31-40.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 533.

VIGNY (Lydia de). — *32-15, *32-16.

Voir le « Dossier biographique » du volume *Vigny et les siens*.

VILLEMMAIN (Abel-François). — 34-29 D, *34-30, *35-95 M, *35-99, *35-108, *35-111 M, *35-112.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 533-534.

VOLNYS (Jeanne-Louise BARON dite *Léontine* FAY, Mme JOLY dite). — *33-14, *33-16.

Née à Toulouse le 9 novembre 1810. — Morte à Nice le 29 août 1876.

Fille de deux artistes lyriques, Étienne Fay également compositeur (Tours, 1770 - Versailles, 1845) et Jeanne Rousselois, elle naquit à Toulouse où ses parents jouaient au Capitole. Elle monta sur scène dès l'âge de huit ans à Namur en mai 1818 et remporta un grand succès lors de ses débuts au Gymnase en juin 1821 dans *Petite sœur* de Scribe qui fit croire que la jeune actrice de dix ans et demi était aussi l'auteur de la pièce. Après avoir joué les petites filles, elle incarna les jeunes premières avec le même bonheur au Gymnase de 1826 à 1834. Elle eut alors une liaison avec le vicomte Charles de Montalivet (1810-1832), rompue à la demande de la mère du jeune vicomte en juillet-août 1832. Ayant épousé le 29 septembre 1832 l'acteur Claude-François-Charles Joly dit Volnys dont elle prit alors le surnom, elle entra avec lui à la Comédie-Française où elle fit ses débuts le 11 avril 1834. En 1840, elle quitta les Français pour le Vaudeville. Séparée de son mari, elle partit pour la Russie où elle devint lectrice de la tsarine. Revenue en France vers 1873 pour raisons de santé, elle mourut à Nice d'une maladie de cœur.

WAILLY (Léon de). — 30-61, 35-15, 35-57.

Né à Paris le 28 juillet 1804. — Mort à Paris le 25 avril 1863.

Sous la Restauration, Léon de Wailly, chartiste distingué, fut secrétaire de Sosthène de La Rochefoucauld au département des Beaux-Arts. Après la chute de Charles X, il demeura quelque temps chef de bureau

du Mobilier de la Couronne mais dut démissionner à la suite d'une malheureuse affaire d'héritage dans laquelle sa femme se trouvait compromise. Il s'imposa dès lors un labeur énorme pour gagner sa vie. On lui doit plusieurs romans (*Stella et Vanessa*, *Les Deux Filles de M. Dubreuil* et surtout *Angelica Kauffmann*, 1838), de nombreuses traductions (de Shakespeare notamment et de Burns). Il écrivit dans divers journaux et après 1850 fut le collaborateur assidu, avec Busoni, de *l'Illustration*. Auguste Barbier, ami fidèle avec lequel il se lia sous la Restauration (et avec lequel il écrivit pour Berlioz le livret de *Benvenuto Cellini*), a esquissé un portrait ému de cet homme à l'esprit « charmant et profond », libéral partout sincère, homme du monde parfait, ami sûr et dévoué (malgré une apparence un peu froide), dont le talent distingué n'a pas obtenu tout le succès qu'il méritait. « La littérature du xix^e siècle le comptera parmi ses hommes de lettres les plus honnêtes et ses écrivains les plus fins et les plus sensés » (A. Barbier, *Souvenirs personnels et silhouettes contemporaines*, Dentu, 1883).

WHITFIELD (Georgina-Frances). — *33-108, 34-18 D, *34-19.

? — Morte en juillet 1895.

Fille de George Whitfield et de Georgina-Paulina Ross (Londres, vers 1791 - Paris, 28 décembre 1880), elle-même fille d'Andrew et Ann-Alexandra Ross, et qui épousa, en secondes noces, Jean-Marc-Eugène Monod de Berenger. Cousine de Vigny par Lydia, et parente de Camilla Maunoir (dont la mère était née Campbell), on la surnommait Fanny ou Fanchon. Sa tante, Mme Warner, qui rendit visite à Vigny en 1833, était encore en vie en 1862.

Elle épousa à Londres le 3 février 1835 Paul-Louis-Jules de Peyronnet (Bordeaux, 19 février 1805 - Paris, 29 décembre 1872), fils du ministre de Charles X. Ils eurent quatre enfants : Georges mort jeune ; Juliette-Denise-Laure (dite Laurette) qui épousa à Paris le 26 septembre 1865 Arthur-Joseph-Edward, Lord Russel ; Claire-Marie-Madeleine ; Céline-Raymond-Isabelle qui épousa à Paris le 6 juin 1878 George-John Browne, marquis de Sligo, pair d'Angleterre. En 1859, les Peyronnet déménagèrent de la rue de l'Arcade au 35, rue de l'Oratoire ; ils avaient également une campagne à Mont-Gardé.

WHITFIELD (Elizabeth). — 33-107 D, *33-108.

Sœur de la précédente, elle épousa à Paris le 31 décembre 1844 Louis-Georges-Joseph-Antoine-Auguste de Perpigna, fils de Jean-François-Joseph qui avait épousé en 1799 Mlle Godin de Soter. Auguste de Perpigna avait eu de son premier mariage en 1838 avec Mélanie de Laborde un fils Denis-Fabien-Marie-Gaston mort en septembre 1863 ; il eut, d'Elizabeth Whitfield, une fille, Julie-Georgina-Frances (dite Georgette

ou Ginette), et un fils, Joseph-Arthur-Stuart (né à Paris le 25 octobre 1850). Les époux étaient toujours vivants en 1872, mais, semble-t-il, séparés depuis 1859.

WITHERINGTON (Anna). — *33-63, 33-74 D, *33-75.

Née à Naples. — Morte à Paris le 30 novembre 1873.

C'est un personnage bien mystérieux que cette Anna Witherington, que Vigny appelle volontiers sa « sœur », évoquant avec elle « des attachements et des impressions d'enfance ».

En 1830, elle était mariée à un colonel, probablement attaché militaire à l'ambassade de Grande-Bretagne, et venait d'accoucher (6 mai). En 1833, ayant déjà perdu son mari, elle restait seule à Londres avec ses enfants, presque dans la misère, et très malade. Elle était vraisemblablement liée au colonel Hamilton Welch Bunbury (décédé en 1833), l'oncle de Lydia de Vigny. Mais Lydia était alors brouillée avec elle.

Devenue plus tard Mme Eugénie Benjamin, elle reste pour Vigny « Anna » et, sans doute, la « Belle Française d'Angleterre » à qui il adresse deux poèmes (Pl., t. I, 1986, p. 219 et 222), et avec qui il entretient une correspondance jusqu'en 1863. Elle semble avoir beaucoup voyagé, entre Londres, les eaux à Ems et Aix-la-Chapelle, et le soleil de l'Italie dans les années 1840 ; en 1848 elle était à Paris et habitait rue d'Artois. En 1856 et 1857, elle fit des séjours à Hombourg, tout en résidant à Paris 49, rue Neuve-des-Mathurins, puis 17, rue de la Madeleine, puis 38, rue de la Ville-l'Évêque, avant de mourir 15, rue Montaigne. D'après son acte de décès, qui n'indique pas son nom de jeune fille, elle serait morte à cinquante-huit ans... mais il est peu vraisemblable qu'elle soit née en 1815.

Sa fille, Seline ou Selnie, brouillée avec sa mère et devenue Mrs Sadler, écrivit à Vigny en 1857 pour obtenir son adresse.

YOUNG (Charles M.). — 31-56 D, *31-60.

Voir *Corr.*, t. 1, p. 534.

ZIEGLER (Jules-Claude). — *33-109, *33-110, *34-22, *34-31, 35-60.

Né à Langres le 16 mars 1804. — Mort à Paris le 25 décembre 1856.

Peintre, élève de Morlot, Heim et Ingres, il exposa ses premières œuvres en 1828, puis voyagea en Italie et en Allemagne. Il exposa régulièrement au Salon à partir de 1831. En 1833, il grava une suite de dessins au trait d'après *Éloa*. Il étudia en Bavière le vitrail et la céramique, et peignit, de 1835 à 1838, la coupole de la Madeleine à Paris. En 1839, il se consacra à la céramique et fonda à Voisinlieu, près de Beauvais, une fabrique de grès ornés en relief. S'intéressant à la photographie dès ses

débuts, il fut un des fondateurs de la Société héliographique et du journal *la Lumière* auxquels il collabora activement en 1851 et 1852. Il a publié des *Études céramiques* (1850) ; *Traité de la couleur et de la lumière* (1852) et le *Compte rendu de la photographie à l'Exposition universelle de 1855*. Il était devenu en 1854 conservateur du musée de Dijon et directeur de l'École des Beaux-Arts de cette ville. Fontaney, qui le rencontra souvent, notamment chez les Devéria, était sans indulgence à son égard : « mauvais peintre, lourd et petit-maitre, doucereux, fatigant » (*Journal*, 11 novembre 1831).